

Année académique 2025 - 2026

MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE

SEGLER

Laura

Habiter le monde sans peur: une analyse du rapport à l'espace public dans la transmission des mères féministes à leur fille (Fédération Wallonie-Bruxelles/France)

Elodie Razy, Université de Liège

Déclaration sur l'honneur, mémoires/TFE de la Faculté de philosophie, arts et lettres, UCLouvain

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel, que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance, et que l'utilisation des outils d'intelligence artificielle est conforme aux consignes générales d'utilisation publiées par l'UCLouvain et disponible à cette adresse :

<https://cdn.uclouvain.be/groups/cms-editors-p1/portail/reglement/Consignes-ChatGPT-version-etudiante.pdf?itok=SebXXm87>

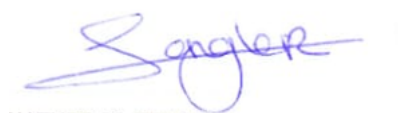
Je suis consciente que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement, de ne pas annoncer dans une partie spécifique en début du mémoire l'utilisation que j'ai faite des outils d'intelligence artificielle ou de les utiliser de manière contraire à ce qui est prévu dans la note institutionnelle constituent des irrégularités graves au regard du Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain (Chapitre 4, section 7, article 107 à 114) au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions académiques et disciplinaires encourues.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude et de n'avoir pas utilisé les outils d'intelligences artificielles en dehors de ce qui est accepté à l'UCLouvain.

Nom, Prénom : Sengler, Laura

Date : 19 juillet 2026

Signature de l'étudiante



REMERCIEMENTS

Un remerciement tout spécial à ma famille qui n'a eu de cesse de m'encourager et de me soutenir lors de l'écriture de ce mémoire.

Un remerciement tout particulier à ma fille qui, du haut de ses trois ans, a été une source d'inspiration constante tout au long de cette recherche et qui bénéficiera de tous les apprentissages que m'ont confiés les femmes aussi courageuses qu'inspirantes que j'ai eu la chance d'interviewer.

Merci à elles pour leur temps et pour leur partage, parfois très intime, de leur quotidien et de leur vie de famille. Ce partage m'a été particulièrement précieux et j'en suis très reconnaissante.

Merci à mes ami.e.s pour leurs encouragements tout au long de ce processus.

Et un tout grand merci à Virginie et à Pierre pour la relecture.

SOMMAIRE

Introduction	6
État de l’art	8
Méthodologie	10
Partie I. Apprendre la peur: fabrication sociale d'un rapport genré à l'espace public	13
Chapitre 1 : L'espace public comme espace genré, hiérarchisé et menaçant	13
1.1 Division socio-sexuée de l'espace	13
1.2 Un lieu de passage pour les femmes	15
Chapitre 2 : Le continuum des violences et la production ordinaire de la vigilance	16
2.1 La puberté comme moment de bascule dans la peur	16
2.2 Des violences en continu	18
2.3 Vigilance généralisée	21
2.4 Auto-exclusion de l’espace public	24
Chapitre 3 : Une peur historiquement située : l'empreinte du vécu dans la transmission maternelle	25
3.1 Transmission d’un traumatisme	25
3.2 L’expérience des mères en toile de fond	27
Partie II. Éduquer à la liberté : pratiques, discours et outils des mères féministes	29
Chapitre 4 : Nommer sans effrayer et donner confiance	29

4.1 Parler du danger sans inculquer la peur	29
4.2 Encourager à la confiance en soi	33
4.3 Découverte d'activités structurantes	34
Chapitre 5 : Reprendre l'espace public : outils, sororité et mobilité	36
5.1 Le vélo comme reconquête de l'espace public	36
5.2 La sororité avant tout	37
5.3 Le droit de se défendre	39
Chapitre 6 : Entre protection et émancipation : contradictions, négociation	41
et autres instances	
6.1 Une éducation à la liberté	41
6.2 La technologie comme outil de réassurance	44
Partie III. Les limites et les effets d'une éducation féministe	45
à l'espace public	
Chapitre 7 : Les paradoxes d'une génération hyper informée	45
Chapitre 8 : Une émancipation socialement située	46
Chapitre 9 : Un horizon politique en tension : entre remontée du masculinisme	49
et projet « d'habiter le monde sans peur »	
Conclusion	51
Bibliographie	56
Annexes	61

INTRODUCTION

Quatre femmes sur cinq (soit 78% des femmes) déclarent avoir subi au moins une forme de violence sexuelle sans contact au cours de leur vie, tandis que deux femmes sur cinq (soit 42%) affirment avoir subi des violences sexuelles avec contact physique. Une femme sur cinq déclare même avoir été victimes de viol. Au vu de ces résultats « les violences faites aux femmes demeurent, en Belgique [comme en France], une atteinte majeure et persistante aux droits humains » (Plan interfrancophone de lutte contre les violence faites aux femmes, 2025, p. 5).

Une grande partie de ces violences a lieu dans l'espace public. Cette problématique a d'ailleurs fait l'objet de revendications lors de la deuxième vague féministe. En effet, « dans les années 70, des manifestations de femmes ont révélé l'impossibilité, de fait, d'occuper l'espace public de nuit sans risque d'agression » (Lieber, 2002, p. 44). Malgré ces revendications, il y a plus de 50 ans, le problème est loin d'être réglé aujourd'hui. Et pour cause, « les pouvoirs publics prêtent une faible attention à la problématique de la sécurité des femmes dans les villes » (Lieber, 2002, p. 41). Les risques auxquels sont confrontées les femmes dans l'espace public sont encore perçus aujourd'hui comme des « menaces 'naturelles', évidentes, que chacun doit gérer individuellement » (Lieber, 2002, p. 41).

Pourtant, la mobilité quotidienne fait intégralement partie de nos modes de vie et donc de ceux des femmes. « [Elle] est un moyen qui permet de profiter au mieux, des bienfaits de la ville, devenant ainsi une des conditions fondamentales de l'insertion sociale des personnes, et donc un critère de discrimination sociale voire d'exclusion » (Coutras, 1993, p. 162-163). Cependant, les violences que subissent quotidiennement les femmes lors de leur sortie entravent leur parcours et par ce biais leur liberté (Coutras, 1993, p. 162-163). « Il semble légitime, dans ces conditions, de se demander si elles peuvent être des citoyennes 'comme les autres' ? » (Lieber, 2002, p. 41). En tant que féministe, et mère d'une petite fille, nous nous questionnons donc sur les possibilités qui s'offrent aux filles, ainsi qu'aux femmes, pour occuper l'espace public au quotidien avec une pleine confiance, et sans peur, comme le font les hommes.

C'est ainsi que nous nous sommes posé la question suivante : comment les mères féministes souhaitent-elles transmettre à leur fille une autre manière d'occuper l'espace public dans un monde où ces dernières y sont socialisées de manière genrée dès la petite enfance ? En effet « que ce soit dans ses mobilisations, dans sa littérature militante et scientifique ou dans ses formes plus institutionnalisées, le féminisme accorde [...] une place centrale aux questions

d'éducation » (Mozziconacci, 2022, p. 19). Pour y répondre nous avons donc émis plusieurs hypothèses. Pour la première, nous partons du postulat que la peur de l'espace public chez les filles n'est pas naturelle, mais résulte d'une socialisation genrée diffuse, produite par la famille, l'école, les médias, les pairs (comme l'entourage proche) et les expériences ordinaires de violence. Dans l'hypothèse 2, nous avons émis comme idée que les mères féministes élaborent des contre-pratiques éducatives visant à transmettre à leurs filles de la confiance en soi, de l'autonomie et un sentiment de légitimité à circuler dans l'espace public. Tandis que pour l'hypothèse 3, nous sommes parti du principe que ces pratiques demeurent traversées par des tensions structurelles entre protection et émancipation, du fait des violences réelles, des normes sociales et des institutions qui reconduisent le contrôle des filles.

Afin d'y répondre le plus justement possible, nous nous sommes basées sur les réponses de quinze mères féministes de filles et avons élaboré le plan suivant en conséquence. Dans une partie 1, nous allons étudier comment la peur est le fruit d'une fabrication sociale d'un rapport genré à l'espace public à travers plusieurs chapitres. Le premier analysera en quoi l'espace public est un espace genré, hiérarchisé et menaçant via la division socio-sexuée de l'espace, observé comme un lieu de passage pour les femmes. Nous analyserons également, dans le chapitre 2, le continuum des violences que subissent les femmes dès la puberté, moment de bascule dans la peur. Nous verrons également comment cette violence en continu est à l'origine d'une vigilance généralisée et d'une auto-exclusion des femmes de l'espace public. Dans un troisième chapitre, nous verrons pourquoi la peur est historiquement située, en prenant pour toile de fond l'expérience des mères et la transmission d'un traumatisme. Dans la deuxième partie, nous analyserons l'éducation à la liberté de ces mères féministes à travers leurs pratiques, discours et outils. Dans le chapitre 4, nous verrons comment celles-ci tentent de nommer la peur sans effrayer tout en initiant à la confiance en soi et en proposant des activités structurantes. Dans le chapitre 5, nous examinerons les techniques mises en place par ces mères féministes pour habiter l'espace public à travers, notamment, la pratique du vélo, la valorisation de la sororité et la promotion du droit de se défendre. Dans le chapitre 6, nous étudierons de quelles manières elles sont tiraillées entre protection et émancipation (les contradictions, négociations et autres instances) au travers d'une éducation à la liberté, et l'utilisation de technologie, comme outil de réassurance. Dans une partie 3, nous explorerons les limites et les effets d'une éducation féministe à l'espace public. Dans le chapitre 7, nous examinerons la problématique d'une génération hyper informée, tandis que dans le chapitre 8, nous verrons que cette émancipation

est socialement située. Enfin, dans le dernier chapitre, le 9, nous analyserons l’horizon politique en tension, tiraillé entre le projet « d’habiter le monde sans peur » et la remontée du masculinisme.

État de l’art

84,2 %, c’est le taux des faits de violence commis par des hommes dans l’espace public selon l’Institut pour l’Égalité des Femmes et des Hommes (IEFH, 2023), tandis que 91 % des filles ont déjà été victimes de harcèlement sexiste dans l’espace public. Pour 4 filles sur 5, ce harcèlement s’est matérialisé sous la forme de sifflements ou bien de commentaires sexistes, tandis que pour plus d’1 fille sur 3 il s’agissait d’attouchements non consentis. En Belgique, depuis 2014, « une loi punit le sexisme dans l’espace public » (Plan International Belgique, 2026). Que ce soit un sifflement ou une interpellation sexiste, ces comportements ne sont désormais plus tolérés et peuvent entraîner une peine de prison et/ou une amende.

Définitions

Et pourtant, nombre de femmes continuent à être victimes de violences sexistes et sexuelles dans l’espace public. Par violences sexistes et sexuelles nous entendons « des violences de genre qui reposent sur une domination masculine structurellement installée par le système hétéropatriarcal. Elles peuvent prendre plusieurs formes, et chacune d’entre elles s’inscrit dans un continuum » (Observatoire National des Violences faites aux Femmes, 2025). L’espace public se définit comme un « espace accessible à tous et toutes, un espace appartenant à la collectivité, ou un espace dont l’usage est géré collectivement par une communauté » (Géoconfluences, 2026). Cela peut donc comprendre la rue, les magasins, les clubs de sport, la plage, les jardins publics ou encore les discothèques et bien sûr les transports en commun etc. (Maillochon, 2004, p. 208).

Invisibilisation des violences

Pourtant, ces violences ne sont pas toujours prises en compte par la police et donc par les politiques, bien que « les données statistiques disponibles ont un rôle fondamental dans l’élaboration de politiques publiques » (Lieber, 2011, p. 157). En effet, les chiffres mis en avant dans les statistiques administratives ne témoignent pas d’une approche globale des violences de

genre dans l'espace public. En se basant uniquement sur les témoignages déclarés auprès des services de l'ordre, ils ne prennent pas en compte toutes les agressions subies comme celles « d'ordre physique (coups, gifles etc.), sexuel (attouchement, tentatives de viol et viols, etc.) et psychologique (insultes, remarques concernant l'attrait physique, fait d'être suivie, etc.) » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 269).

C'est pourquoi, la police en ne mettant pas l'accent sur toutes les violences faites aux femmes dans leurs statistiques officielles, elles « n'apparaissent pas comme prioritaires dans l'élaboration développée par les municipalités ». Qui plus, les violences peuvent être « noyées dans des catégories qui gommant leurs spécificités et celles des rapports sociaux dans lesquels elles s'inscrivent ». Selon la sociologue Marylène Lieber (2011), il existe en plus une « attitude diffuse de minimisation des violences faites aux femmes » (p. 167). En découle « un processus d'invisibilisation », tout droit sorti d'une sorte de « sexisme » qui n'incite par les décideur.euses politiques à en faire une priorité de leur champ d'action (Lieber, 2011, p. 172). « A leurs yeux, les violences à l'égard des femmes sont des problèmes individuels qui doivent trouver des réponses individuelles » et auxquels ne sont accordés que peu de moyens (Lieber, 2011, p. 173). Comme en témoigne le manque de crédibilité accordée à la sécurité des femmes, il existe bien une valence différentielle des sexes qui témoigne « d'un rapport conceptuel orienté, sinon toujours hiérarchique, entre le masculin et le féminin » (Héritier Augé, 2009, p. 24).

Par ailleurs, comme l'explique Marylène Lieber, la notion de « sécurité » est également « loin d'être neutre ». Cette notion n'est d'ailleurs pas prise en compte dans les statistiques de la police. Bien que le sentiment d'insécurité soit « le thème central des politiques locales de sécurité », le sentiment d'insécurité des femmes « n'est pourtant jamais pris en considération », (Lieber, 2011, p. 173) alors que ce sont bien elles qui se sentent le plus exposées aux dangers dans l'espace public.

Socialisation genrée

Pour affronter l'espace public, et se sentir en confiance, les instances de socialisation - processus par lesquels les individus intériorisent les normes et les valeurs de la société dans laquelle ils évoluent (Riutort, 2013) - jouent un rôle non négligeable. Les parents, l'école, les pairs, les médias, tous ont un impact dans la façon dont nous appréhendons cet espace public genré.

Dans leur rapport à l'espace public, les enfants doivent faire face à une socialisation genrée. En effet, « les stéréotypes de sexe influencent les pratiques éducatives des parents à l'égard de leur enfant : ils tolèrent mieux la prise de risque des garçons et concentrent leur effort éducatif sur l'apprentissage de l'évitement du risque chez la fille. Ils surveillent davantage cette dernière et sont plus restrictifs avec elle, notamment par un contrôle plus strict de son comportement » (Granié, 2008 cité par Granié 2010, p. 99). « Face à un comportement dangereux, les parents encouragent plus les garçons, réprimandent et aident physiquement davantage les filles alors que les capacités et les demandes de soutien physique sont de même niveau pour les deux sexes lors de l'activité » (Granié, 2010, p. 99).

Une éducation féministe à l'espace public ?

C'est dans cette optique que nous nous interrogeons sur la manière dont les mères féministes, qui sont, a priori, moins empreintes et plus conscientes de tous ces biais stéréotypés, enseignent à leur fille la confiance en soi dans l'espace public. A travers une éducation féministe (c'est-à-dire en 'rupture avec la société masculine et qui organise la solidarité future entre les actuelles opprimées') (Kolly, 2013) elles espèrent pouvoir leur offrir une liberté à habiter l'espace public. En effet, « si l'éducation est le meilleur moyen pour redresser l'injustice faite aux femmes en tant que femmes, alors elle est, par excellence, le chemin qui permet de rendre à chacune, ce qui lui revient », ici même la possibilité de jouir de l'espace public au même titre que les hommes (Mozziconacci, 2022, p. 24).

Méthodologie

Dans le cadre de cette recherche, nous avons choisi de sourcer les auteurices auxquel.le.s nous faisons référence via la méthode APA.

Nous nous sommes également tournées vers la méthode qualitative afin d'avoir une meilleure compréhension de l'éducation donnée par les mères féministes et de l'influence que cela peut avoir sur la manière dont leur fille habite l'espace public. L'objectif de la recherche qualitative est « d'alterner la collecte et l'analyse du matériau empirique » (Lejeune, 2014). Les entretiens permettent de mettre en avant les « conceptions subjectives de l'interviewé » (Imbert, 2010) et d'en faire ressortir des détails ou des ressentis spécifiques à chaque personne. Cette méthode nous a ainsi permis « d'avoir accès à des données essentielles » comme l'attitude des personnes interviewées (Boutin, 2018, p. 49).

Lors de cette recherche nous avons également choisi la méthode de l'entretien semi-directif durant lequel, nous avons fait le choix de poser une série de questions précises suivant un canevas préparé à l'avance qui nous a permis de nous préoccuper « avant tout d'obtenir l'information nécessaire pour mener à bien » notre recherche (Boutin, 2018, p. 34).

Population

Pour cela, nous avons interviewé des mères qui prônent une éducation féministe. Nous avons donc défini plusieurs critères afin de recruter les participantes à l'étude :

- Avoir au moins une fille de plus de 5 ans
- Avoir élevé sa fille en Fédération Wallonie-Bruxelles ou en France
- Définir son éducation comme féministe

Le recrutement des interviewées s'est opéré via trois canaux différents : le démarchage direct dans notre entourage féministe répondant aux critères, un appel sur les réseaux sociaux, et plus spécifiquement via le groupe d'entraide The Mothernest by Wellnest, un groupe d'entraide sur Facebook entre mamans regroupant plus de 6000 membres.

Alors que dans la pratique, le nombre d'entretiens individuels recommandés varie de 10 à 15 (Boutin, 2018), nous avons fait le choix d'en faire quinze (voir tableau annexe 1) :

- Cinq mères de filles entre 5 à 10 ans
- Cinq mères de filles entre 11 à 18 ans
- Cinq mères de filles de plus de 18 ans

Cela nous permet de mieux comprendre l'évolution des pratiques d'éducation et du rapport à l'espace public des filles en fonction de leur âge.

Les mamans interviewées sont donc toutes nées, ont été élevées et ont élevé leur fille en Fédération Wallonie-Bruxelles ou en France, deux territoires où l'on parle français, ce qui nous semblait essentiel pour analyser et comparer l'éducation de ces mamans. En effet, la recherche consistait à comparer également des expériences passées et présentes afin de situer non seulement l'enfance mais également leurs diverses expériences dans le temps et dans l'espace.

Les femmes interviewées proviennent de milieux sociaux différents, ont une fille ou des enfants d'âges différents, sont dans des couples hétérosexuels ou homosexuels, de même origine ou mixte.

Limites

Nous notons cependant que cette sélection comporte certaines limites. En effet, cette méthode de sélection peut comporter un biais de recrutement non représentatif de tous les milieux sociaux. Nous constatons que, parmi les participantes de notre panel, les mères issues des classes moyennes et moyennes aisées sont majoritaires. Une seule est issue d'un milieu populaire, tandis que deux sont originaires d'un milieu favorisé ou bourgeois. Qui plus est, il y a une sous-représentation des couples homosexuels et mixtes. Autre limite, celle qui concerne la méthode boule de neige, c'est-à-dire un procédé qui consiste à recruter les enquêtés par recommandation successive. Il s'agit d'une technique répandue dans les enquêtes qualitatives par entretiens qui a été pensée pour étudier les populations cachées ou difficiles à atteindre. « Les controverses scientifiques autour de cette méthode portent notamment sur le choix des premières personnes appelées 'graines' » ainsi que « sur les méthodes statistiques de redressement et de pondération afin de compenser le biais de recrutement » (Volz et Heckathorn, 2008 ; Gile et Handcock, 2010 ; Heckathorn et Cameron, 2017 ; cités par Bozouls et Delon, 2012). Cela ne pose pas réellement problème dans notre recherche car cette méthode ne concerne qu'une seule personne interrogée.

Les entretiens

Nous avons choisi la méthode de l'entretien qui permet non seulement d'accompagner « l'interviewé dans la construction, voire le repérage de ses sentiments, de ses perceptions » tout en faisant « ressortir les aspects affectifs » (Boutin, 2018, p. 49-50). Les entretiens ont été réalisés soit en face-à-face, dans un lieu choisi par la personne interviewée, soit à distance, via l'interface Teams, afin de s'adapter au mieux aux contraintes de distance.

Guide d'entretien (à retrouver en annexe 2)

Enjeu épistémologique

Dans notre recherche, l'un des enjeux épistémologiques est le savoir situé, c'est-à-dire prendre en considération notre positionnement par rapport à l'objet d'étude tout en se détachant des

biais. En tant que mère d'une fille élevée dans une éducation dite « féministe » et en tant que fille élevée dans un certain rapport à l'espace public, il est important de questionner notre propre postulat ainsi que notre propre expérience afin de comprendre comment ils influencent notre recherche. En effet, comme le rappelle Sandra Harding, « les méthodes que les chercheur.es choisissent et la façon dont iels les emploient est sous-tendues par leur point de vue » [...] « Le savoir est plus 'vrai' en partant de l'expérience des marges et des exclus de la production du savoir [ici les femmes]. Le point de vue des opprimés offre souvent un savoir qui coïncide avec 'l'objectivité forte' en raison de leur plus forte motivation à éviter les conséquences de l'oppression » (Degavre, Lasserre, 2025). Pour notre part, nous avons vécu un rapport à l'espace public empreint de diverses agressions sexistes dès notre déménagement de notre petite ville en France, Sélestat, vers Bruxelles. Un traumatisme qui nous a conduit à nous orienter vers ce sujet afin d'éviter, autant que faire se peut, d'épargner à notre fille une expérience semblable.

Partie I. Apprendre la peur : fabrication sociale d'un rapport genré à l'espace public

Les rapports sociaux de sexe ont rarement été intégrés « dans les recherches sur le sentiment d'insécurité ». Souvent, cette peur exprimée par les femmes est considérée comme un « effet de leur nature » et de leur vulnérabilité. Pourtant, cette peur se construit effectivement sur de vrais cas (comme en témoignent nos mères interrogées), ce qui constitue une « entrave à leur mobilité » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 266). La peur dans l'espace public est un produit social qui va façonner le rapport des filles à leur corps, à leur mobilité et à l'espace.

Chapitre 1 : L'espace public comme espace genré, hiérarchisé et menaçant

1.1 Division socio-sexuée de l'espace

« L'espace public est quand même majoritairement réservé, j'ai l'impression, aux hommes », nous explique maman D (38 ans, coordinatrice sécurité et santé, Mons), mère d'une petite fille de 8 ans et d'un garçon de 4 ans. Bien que « au cours des trente dernières années, on a assisté à une homogénéisation des pratiques spatiales masculines et féminines, notamment en raison de l'augmentation de l'activité professionnelle des femmes » (Coutras, 1996 cité par Lieber, 2002,

p. 44). Cette homogénéisation a pourtant ses limites. En effet, « les femmes se doivent, aujourd’hui comme au début du siècle, de marcher droit à leur but et de ne pas se faire remarquer lorsqu’elles se déplacent. » (Lieber, 2002, p. 44). Un constat que nous confirme la maman I (39 ans, fonctionnaire, Bruxelles) en se replongeant dans ses souvenirs d’enfance. « *À Linkebeek, je me souviens bien que dès la première secondaire, [après] le bus qui me ramenait de l’école, j’avais 15-20 minutes à pied jusqu’à la maison. Il y avait un endroit où je passais un peu en longeant les murs et en regardant au sol parce qu’il y avait un peu toujours les jeunes du coin qui traînaient là et qui pouvaient [m’]apostropher. Et c’était juste pas gai.* »

Mais ce monopole masculin ne concerne pas seulement l’espace, le temps aussi est sexué. Comme l’explique Marylène Lieber: « toute femme seule dans la rue au-delà d’une certaine heure est immédiatement suspectée d’être une prostituée. » (Lieber, 2002, p. 44) « *Pour moi c’est un peu le symbole du fait que les femmes n’ont pas une place aussi légitime que les hommes partout en fait. Mais dans la rue ça peut se manifester de façon directe par des insultes, des pressions, se faire suivre et par cette peur qu’on ressent, même s’il ne nous arrive rien* », constate la maman O (63 ans, correctrice, Essaouira), mère de quatre filles de 38, 40, 42 et 43 ans.

Cette perception de vulnérabilité qui caractérise les femmes est donc présentée comme ‘naturelle’. Elles sont ainsi soumises à cette injonction de devoir faire attention aux dangers lorsqu’elles se trouvent dans l’espace public. Une « corrélation établie entre cette vulnérabilité supposée ‘naturelle’ et une division spatiale et temporelle caractéristique de l’espace public : la rue, la nuit sont considérées comme autant d’éléments dangereux pour les femmes, quelles qu’elles soient » (Lieber, 2002, p. 45). Une vision des choses partagée par la maman G (36 ans, fonctionnaire, Forest) : « *Tu n’as qu’à pas sortir trop tard, tu n’as qu’à pas passer par les mauvais quartiers et s’il t’arrive quelque chose c’est que tu l’as cherché. Je pense qu’ici ce qui change c’est que l’on se rend bien compte que non le problème ce n’est pas que les femmes occupent l’espace public à des moments qui ne sont pas opportuns, ou dans des lieux qui ne sont pas opportuns, ou avec une tenue qui n’est pas la bonne. Je crois que c’est vraiment l’espace public qui a un problème avec les femmes et ça je pense que c’est important de le comprendre, en fait, de le réaliser.* »

C’est d’ailleurs ce que nous révèle la menace du viol, comme l’expliquent Mossuz et Lavau (1991 cités par Lieber, 2002, p. 44), « c’est qu’un certain nombre d’actes sont de fait interdits

aux femmes : qu'une femme qui n'est pas protégée par un homme, maquée, ne peut pas se déplacer, aller au cinéma, en balade, camper, faire du stop, sortir la nuit, sans 'risquer' d'être violée. » Et quand les femmes ne sont pas agressées sexuellement, elles sont interpellées, sifflées, devant justifier leur présence seule dans l'espace public, par leurs agresseurs. (Mossuz – Lavau, 1991, cité par Lieber, 2002, p. 44-45).

« Dans les années 70, Jalna Hanmer faisait déjà les mêmes observations ; elle avait insisté sur la fonction de contrôle social tenue par les violences masculines à l'encontre des femmes (Hanmer, 1977; Hanmer et Maynard, 1987 cités par Lieber, 2002, p. 46) La division sexuée spatiale et temporelle – et de ce fait le contrôle social – est en effet également opérée par la peur que ressentent les femmes de subir des agressions » (Lieber, 2002, p. 46) et qui les pousse à ne faire que passer dans les lieux publics.

1.2 Un lieu de passage pour les femmes

Bien que l'espace public ne soit pas, en soi, interdit aux femmes, cette ségrégation des espaces amène leur présence à y être continuellement conditionnée et négociée, et ce dès le plus jeune âge. Selon l'enquête française sur les violences envers les femmes en France (ENVEFF), si les femmes fréquentent « certains espaces publics seules, la nuit, il apparaît, au regard de ces quelques éléments de réflexion, que ce sont surtout des lieux de passage : pour rejoindre des personnes, pour se retrouver dans des espaces semi-publics (réunions d'association) ou enfin pour se promener sans raison particulière » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 273). Les femmes sont contraintes à ne surtout pas y rester, mais à seulement y passer par nécessité. C'est ce qu'explique maman K (56 ans, consultante en communication, Uccle), en évoquant une nécessité de s'approprier l'espace public par les femmes. Mère d'une fille de 25 ans et d'un fils de 29 ans, elle nous confie que « *si tu ne prends pas ta place quand tu habites dans des endroits comme à Paris, mais en fait tu sors pas de chez toi.* »

Ces inégalités d'accès à l'espace commencent d'ailleurs dès le plus jeune âge. « Dès l'école primaire, dans la cour de récréation partagée – le plus souvent de manière paritaire -, les garçons s'accaparent l'espace récréatif » (Levrard, 2020 cité par Sayagh, 2022). Cette occupation se fait au détriment des filles qui « sont reléguées dans des petits espaces » et vont « en venir à ne pratiquement pas traverser l'espace central, pourtant le chemin le plus court, même pour aller aux toilettes » (Claes, 2018). « *Rien qu'à la cour de récré dans notre école, t'avais deux terrains de foot et un terrain de basket qui prenaient l'entièreté de la cour. Il n'y avait plus de place*

pour les autres. Majoritairement, c'était les mecs qui jouaient au foot ou au basket. Limite, il n'y avait plus de filles qui pouvaient jouer au basket. Une fille [qui] débarquait pour jouer au foot, ce n'est jamais arrivé. Je pense aussi [que c'est] parce que tu te limites [en tant que femme]. Finalement, tu sais quelle est ta place. Les femmes ne jouent pas au foot, en tout cas à l'époque, c'était moins bien vu. Mais en fait du coup, nous qu'est-ce qu'on [devait] faire ? On devait se mettre sur les bancs le long de la cour et éviter de recevoir les ballons de foot qui volaient. En fait finalement tu gênes d'une certaine manière. On t'approprie pas un espace propre, c'est les hommes qui prennent leur place et toi en fait tu prends ce qui reste », nous raconte la maman D.

Une expérience également vécue dès le plus jeune âge par la fille de 7 ans de la maman C (41 ans, comédienne, Woluwé-Saint-Etienne) qui raconte comment, déjà à l'école, sa fille est victime des différents genres de socialisations spatiales : « *On essaye vraiment de lui montrer (...) qu'elle a le droit de prendre sa place. C'est des trucs dont on parle tout le temps. A l'école comme d'habitude, les garçons jouent au foot et donc tout l'espace est occupé par les garçons. Et on lui dit : ' Mais enfin il n'y a aucune raison que tu te mettes dans un petit coin à faire des petites choses en catimini de manière discrète parce que les garçons jouent au foot'.* ».

Cette ségrégation de l'espace se traduit finalement par une peur d'occuper l'espace au même titre que les hommes et d'être confrontées à des violences. C'est d'ailleurs, cette « construction sociale de la peur des violences [qui] se manifeste donc dans la division socio-sexuée de l'espace » (Pain, 1997 cité par Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 268). C'est dans cette optique que « les femmes se sentent plus 'autorisées' à fréquenter certains espaces et ont au contraire l'impression que leur présence est moins 'légitime' ou 'permise' dans d'autres ». Selon les autrices Condon, Lieber et Maillochon (2005), en franchissant ces limites spatiales, les femmes prennent le risque de s'exposer aux possibles violences (p. 268).

Chapitre 2 : Le continuum des violences et la production ordinaire de la vigilance

2.1 La puberté comme moment de bascule dans la peur

Bien que les statistiques montrent que ce sont les jeunes de moins de 25 ans qui sont les principales victimes (à hauteur de 32,9%) de violences dans l'espace public (Maillochon, 2004,

p. 216), les mères interrogées situent le début de la peur encore plus tôt : au moment de la puberté. Que ce soit le sentiment d'exposition, l'apparition des remarques ou des violences, de nouvelles appréhensions naissent à ce moment précis en parallèle à la sexualisation du corps féminin.

Selon Clément Rivière (2019), qui reprend les propos d'Aurélia Mardon (2010), la puberté est également le moment durant lequel les parents changent de regard sur leur filles, en particulier au moment des premières règles. « Même si les filles sont souvent considérées comme prêtes à se déplacer seules [...] cette confiance dans leur plus grande capacité à se déplacer de manière sûre cède progressivement la place à une peur associant à une 'connotation sexuée et sexuelle très claire' des dangers spécifiques au fait d'être une (jeune) femme dans les espaces publics urbains » (Rivière, 2019, p. 187).

Un sentiment ressenti par la maman G, mère d'une fille de 10 ans et d'un fils de 6 ans qui admet mettre plus de pression sur sa fille quant aux dangers dans l'espace public : « *Ma fille, comme elle va avoir 10 ans, elle a son corps qui change. Mais c'est vrai qu'avec [elle] je commence à faire un peu plus attention. Bêtement, on est dans le tram, si elle a une jupe et qu'elle s'assied en mode 'je m'en fous, jambes écartées, je suis à mon aise', je dis : 'Bah non, t'as une jupe, ferme tes jambes, fais attention'. Des petites choses comme ça. Alors que mon fils lui en short s'il écarte ses jambes, je trouve ça moins grave qu'une fille où je me dis : 'En fait on va voir sa culotte et j'ai pas envie qu'il y ait un gros dégueulasse qui regarde'. Un sentiment d'angoisse partagé par la maman F (39 ans, conseillère financière, Meistratzheim), mère d'une fille de 14 ans et d'un fils de 8 ans : « Dans les grandes villes, j'ai quand même toujours encore toute cette peur qui revient, surtout là ma gamine qui grandit, qui commence à être formée. Tu sais plus quel âge tu donnes aux ados. Je vois le regard des fois de certains hommes. » Elle évoque d'ailleurs le questionnement de sa fille par rapport à une situation dérangeante dans l'espace public : « En fait je pense que ça nous est arrivé une fois où j'étais là. Ils l'ont prise pour quelqu'un de plus âgé. Et du coup elle a été très très mal à l'aise. [...] Elle s'est quand même tout de suite remise en question. [...] Alors que franchement moi j'ai envie de lui dire 'T'abaisse pas non plus pour la société' ».*

Des peurs qui bien souvent débouchent sur des violences dès l'âge de la puberté. C'est ce que nous confie la maman K en évoquant sa propre expérience : « *Adolescente, quand tu commences à être prépubère, tu commences à te faire siffler dans la rue. C'est idiot, mais je*

devais passer devant une caserne de pompiers, je faisais un grand détour parce que chaque fois que je passais devant, je me faisais siffler, je me faisais interpeller. Ca me mettait mal à l'aise en fait. ».

Selon Mardon (2010), « les préoccupations parentales se cristallisent autour de l'éventualité d'une agression sexuelle au moment de l'apparition des 'attributs corporels de la féminité' » (Rivière, 2019, p. 188). Les changements que connaissent les jeunes filles lors de leur puberté amènent les parents à ressentir des craintes liées à « leur vulnérabilité sexuelle présumée. L'accès au statut de jeune femme, intimement lié au changement du regard porté sur elles par leurs parents, a pour corollaire la découverte du traitement auquel les femmes sont confrontées dans le cadre de leur rapport ordinaire aux espaces publics » (Rivière, 2019, p. 188). Des violences qui vont jusqu'à l'agression, comme en témoigne la maman M (47 ans, employée administrative, Ixelles) lorsque sa fille était encore adolescente : « *Un jour elle a eu un problème. Il y a un homme qui lui a touché les fesses. Je pense qu'elle avait 15 ans. Et donc elle arrive à la maison en colère et en larmes. Mon fils et moi on est là, on l'écoute et elle nous raconte. [...] Ca a été un moment très très douloureux.* » Une expérience difficile également vécue par la maman I : « *Donc quand ma fille avait 12 ans. (...) Elle a fait un trajet en bus seule, un tout petit trajet de quelques arrêts avec le bus qui s'arrête devant la maison. Et elle est revenue en me racontant une anecdote hyper sexiste, horrible, qu'elle avait vécue dans le bus avec un jeune homme qui en plus était avec sa copine. Il lui a dit un truc du genre : ' Quand tu seras grande, tu seras une bonne suceuse' ou un truc comme ça. Et donc là je me suis dit : 'Ok, bah voilà ça y est, c'est le moment où elle a reçu le message qu'elle n'est pas à sa place dans l'espace public'. Et après je trouve ça chouette qu'elle me l'ait raconté, et qu'on ait pu un peu en parler. Mais oui, c'est le genre de choses qui sont révoltantes. En fait on sait qu'on ne pourra pas protéger nos filles parce que c'est le monde dans lequel on est et que ce n'est pas le but non plus de les enfermer dans une tour d'ivoire. Au contraire. Et donc la seule chose qu'on peut faire, c'est les outiller pour qu'elles aient ce qu'il faut pour être confrontées à ça parce qu'elles seront d'office confrontées à ça.* »

2.2 Des violences en continu

Des remarques sexistes aux petites agressions, en passant par le harcèlement, la menace ou même l'agression physique et sexuelle, les violences concernent un grand nombre de femmes, comme le montrent les chiffres de l'Enquête Nationale sur les Violences Envers les Femmes en

France. Cette enquête sociologique, réalisée entre 1997 et 2003, prend en compte des femmes de 20 à 59 ans résidant en France métropolitaine et comprend un volet sur la violence dans les espaces publics, en ce compris « la rue mais aussi les transports en commun, les clubs ou associations, les grands magasins, etc. » (Bozon, 2004). Près d'1 femme sur 5 interrogée révèle avoir « subi au moins une forme de violence dans les espaces publics au cours des 12 derniers mois de l'enquête » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 282). C'est ce que conforte le plus grand nombre des femmes interviewées dans le cadre de notre recherche comme c'est le cas de la maman B (35 ans, sage-femme, Forest) : « *J'avais toujours peur principalement des hommes (...) de me faire agresser en rentrant chez moi le soir (...) je crois que je n'ai jamais été rassurée* ».

Bien que les témoignages confortent une peur particulièrement marquée lors des sorties en soirée, comme l'explique l'ENVEFF, la violence quotidienne qui existe dans les espaces publics se produit le plus souvent en plein jour (Bozon, 2004). Et ce au cours d'« activités habituelles », dans des endroits fréquentés et familiers des femmes (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 283). Tout comme pour la maman C originaire de Liège : « *Moi je venais de ma campagne, je connaissais rien d'autre à Bruxelles donc pour moi c'était normal. On se faisait quand même de temps en temps suivre jusqu'à l'appart. Et je me souviens aussi de quand j'habitais place du Jeu de balle. Une scène lunaire, [celle] où j'allais travailler à la gare du Nord et je descendais au métro, j'avais 23 ans, un truc comme ça, ou 25. Et en descendant, je me fais à la fois draguer, alors on dit 'draguer' mais pour moi c'est parce que c'est le mot le plus proche, mais c'est pas ça. En tout cas 'emmerder' par un mec qui m'avait l'air d'avoir 80 balais et 15 secondes après par un type qui devait avoir 16 ans. Et je me suis dit : 'Mais c'est pas possible en fait'. C'est là qu'on conscientise que c'est de la domination et de l'intimidation et que c'est pas de l'intérêt et qu'il y a vraiment un problème.* » Des violences dites plus « anodines » qui pourraient sembler moins graves comparées à des agressions physiques mais qui ont « un effet relativement plus massif sur les craintes ressenties dans les lieux publics » et « entraînent une expression plus systématique » de la peur de sortir dans l'espace public (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 285).

Bien que « les risques les plus fréquents encourus par les femmes dans l'espace public ne portent pas nécessairement atteinte de manière directe à leur corps, ils constituent un ensemble de brimades et de menaces qui accompagnent leurs mouvements (...). Les hommes insultent, suivent ou s'exhibent dans des poses indécentes pour entretenir une forme d'intimidation, qui

permet à elle seule de limiter la liberté des femmes dans leurs déplacements et les appropriations des lieux publics » (Maillochon, 2004, p. 214). C'est le cas de la maman A (39 ans, indépendante dans la parentalité numérique, Bruxelles), mère d'une fille de 7 ans et de deux fils de 4 et 10 ans : « *C'était à chaque fois des mini-agressions. Que ce soit un mec qui se colle à moi dans le tram [ou] que ce soit un autre gars qui me pousse contre un buisson dans un petit chemin près de la maison, enfin vraiment des trucs qui [ne] devraient pas exister* ». Tout comme chez la maman E : « *Moi j'étais encore un peu naïve, encore un petit peu dans ma bulle, et puis d'un seul coup je me rendais compte que je me faisais siffler de tous les côtés, que je me prenais des commentaires sur mes vêtements, sur mon apparence, alors que je n'avais rien demandé à personne. Sur le coup je trouvais ça hyper injuste et ça m'énervait, et plus d'une fois j'ai réagi et je me suis fâchée. Et puis après en discutant avec les copines, je me rendais compte que tout le monde vivait ça et donc je me suis dit : 'Peut-être que c'est moi qui surréagis, je devrais la fermer'. Ce que j'ai fait aussi, mais je sentais bien que ça ne m'allait pas comme situation. Et en fait plus le temps passait et plus je me protégeais des bruits extérieurs, je mettais un casque avec de la musique assez forte, j'ai pris l'habitude de marcher assez vite parce que je ne me sentais pas en sécurité dans l'espace public en fait.* »

Pour autant, d'autres mamans ont témoigné avoir quand même été victimes d'agressions physiques ou sexuelles comme la maman K quand elle était encore mineure : « *Vers mes 15-16 ans j'ai découvert les violences sexistes et sexuelles. J'étais agressée dans le métro par des frotteurs. J'ai subi une tentative de viol à Paris. Mais en fait ça nous arrivait à toutes. C'était tellement banal. Et donc on avait des codes, on savait qu'on ne se mettait pas en jupe quand on sortait le soir, on s'attachait les cheveux pour passer, être un peu indifférente. Enfin voilà. Mais si on ne faisait pas ça, on était enfermées donc il fallait vivre avec le danger. [...] Et d'ailleurs quand j'ai eu cette tentative [de viol], je n'en ai pas parlé. J'ai gardé ça pour moi. Ça ne servait à rien. De toute façon j'avais le sentiment, que j'étais fautive. J'étais pas au bon endroit, ou j'avais pas pris les bonnes précautions, je n'en sais rien. Maintenant ça me fait hurler.* » Elle raconte également l'expérience vécue par sa propre fille dans l'espace public quand elle était plus jeune : « *Ma fille a subi plein de choses à l'école. Enfin on en a parlé plus tard en fait. Elle a eu un épisode plus agressif dans la rue. Là on en a parlé, on a porté plainte, on a essayé de repérer quel était ce gars qui était un peu un prédateur dans le coin. Mais je dois dire que je ne l'ai pas du tout assez mis en garde contre l'environnement proche, les copains, les amis.* »

Comme l'explique Valentine (1989) repris par les autrices Condon, Lieber et Maillochon (2005), « la plupart des femmes ont vécu dans les lieux publics une expérience de nature sexuelle alarmante au cours de leur vie » (p. 269). Ces actes peuvent être à l'origine d'un « accroissement du sentiment de vulnérabilité physique lié au fait d'être une femme, représentation maintenue par les institutions, les campagnes de prévention de la violence, les médias ». Ceci couplé à la peur d'être victimes de violences « leur rappellent, en quelque sorte, qu'elles transgressent les normes sexuées en se promenant seules dans les espaces publics après une certaine heure » (Gardner repris par Condon, Lieber et Maillochon, 2005, p. 269).

2.3 Vigilance généralisée

Face à ces nombreuses violences, les femmes ont ancré en elles le risque de pouvoir se faire agresser lorsqu'elles se promènent dans l'espace public. Cette peur du viol en particulier a pour effet de « limiter leur liberté d'aller et de venir ». En France, l'ENVEFF a montré qu'environ 40% des femmes évitent de sortir seules la nuit (Rivière, 2019, p. 182). Elles utilisent également des « tactiques » pour « concilier leurs allées et venues et leur sentiment de peur » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 267). Ces tactiques comprennent notamment des « techniques d'évitement » : itinéraire pensé au préalable (pour 40% d'entre elles, selon Clément Rivière) ou modifié en cours de route, adaptation de la tenue, choix du mode de transport... Tout est pensé, et même intériorisé, pour éviter le pire.

Selon Gordon et Riger (1989), « les tactiques que les femmes utilisent le plus pour concilier leurs allées et venues et leur sentiment de peur » sont « fortement similaires » et sont « dans une proportion bien plus importante que les hommes » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 267). Selon Gardner, « une part non négligeable de femmes tente de jouer sur l'apparence. Il faut passer inaperçues et ne pas paraître 'provocantes', en évitant de porter des habits trop près du corps par exemple. Les méthodes sont nombreuses. D'aucunes affirment s'envelopper dans des habits lâches, d'autres portent toujours un attaché-case pour avoir l'air d'une femme d'affaires, tandis que certaines ne regardent jamais qui que ce soit dans les yeux. Une autre réplique consiste à sortir accompagnée d'un homme, et si l'on est seule, à invoquer (voire inventer) un mari ou un compagnon devant un opportuniste. [...] D'autres femmes choisissent au contraire de répondre avec véhémence. Mais le bon mot est difficile à trouver et certaines regrettent de n'être pas assez vulgaires ou dures lorsqu'elles répondent. D'autres, pour leur part, réussissent à retourner la situation, en renversant les rôles. Quoi qu'il en soit, affirme Gardner, toutes les femmes interrogées ont eu une fois ou l'autre recours à l'une de ces stratégies »

(Lieber, 2002, p. 50). *« De temps en temps, effectivement, tu sens le danger. Tu vois quelqu'un, tu changes de trottoir, tu mets ton trousseau de clés dans les mains, tu te prépares parfois à certaines choses. Je sais pas si c'est par habitude. Moi c'était plus une question d'instinct [...]. C'était vraiment des moments où tu sens qu'il y a quelque chose de pas sain, de pas serein. [...] J'ai déjà été suivie dans la rue jusqu'au magasin, mais à chaque fois je me suis échappée en fait d'une certaine manière »*, nous confie la maman D. *« Ouais ça c'est sûr [j'ai des stratégies d'évitement comme] changer de trottoir, prendre le vélo... »*, rajoute la maman B tandis que la maman L nous explique qu'elle contourne le parc le soir, tout en ajoutant qu'elle ne veut pourtant en aucun cas s'empêcher de faire quelque chose. Pour la maman K, ces stratégies d'évitement sont quelque chose qu'elle fait instinctivement et qui oriente les endroits qu'elle fréquente: *« C'est un truc que j'ai intériorisé. Quand je vois quelqu'un qui est un peu bizarre, je change de trottoir. [...] Un peu naïvement, je crois au contrôle social, donc je vais plutôt dans les endroits où il y a du monde et des choses comme ça. Mais j'ai l'impression que ma sécurité c'est à moi de la construire en fait, de la maîtriser. »*

Bien que le fait d'oser sortir soit quand même quelque chose d'acquis pour les femmes interviewées, le fait de devoir rentrer chez elles semble cependant encore poser problème. Pour la maman C qui vit à Bruxelles, pas question de rentrer seule la nuit après une soirée : *« Je me souviens de sortir au Fuse [une boîte de nuit de la capitale] [...] et de vouloir partir et me dire : 'En fait je vais rester ici jusqu'à ce que quelqu'un rentre avec moi parce qu'il est hors de question que j'aille jusque chez moi à pied'. Ça, par contre, je sentais bien que c'était pas une option du tout. »* Selon Rachel Pain (1997), cette peur de la violence « empêche [cependant] très peu de femmes de sortir mais les incite à ne pas sortir seules, pour un tiers d'entre elles. Cette nécessité de devoir « s'arranger pour être accompagnée représente dans une certaine mesure une entrave à la liberté de circulation des femmes qui vient redoubler celle des peurs (au lieu de la compenser) » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 277). Pareil pour la maman B, une autre habitante de la ville de Bruxelles, qui appréhende le moment durant lequel elle doit rentrer son vélo dans son habitation : *« Il y a un truc qui me dérange beaucoup. C'est par exemple quand je rentre mon vélo à la maison. [...] Je me dis toujours, que ce soit en journée ou que ce soit en pleine nuit, en fait s'il y a quelqu'un qui débarque là comme ça, il peut rentrer et il claque la porte, [durant] juste ce laps de temps. [...] C'est marrant parce que je me dis que mon mari ne doit jamais se dire ça. [...] Je suis sûre que ça ne lui est jamais venu à l'idée.»*

A contrario, il semble y avoir des violences spécifiques qui ne se ressentent pas forcément dans les villes plus petites. Les grandes zones urbaines, « en raison peut-être de la densité de leur population et de la nature des échanges qu'elles imposent, semblent plus largement soumises à toutes formes d'incivilité et notamment aux insultes à l'égard des femmes et aux atteintes à caractère sexuel ». Les grandes villes sont ainsi représentées comme un espace ultra-violent, inégalitaire et sexiste qui est plus contraignant pour les femmes que dans les petites communes (Maillochon, 2004, p. 222).

La maman H (39 ans, gestionnaire grands comptes, Sélestat), mère de deux filles de 12 et 6 ans, qui habite une ville de taille moyenne en France, nous explique ne « *jamais avoir eu ce genre de déconvenues* » et ne jamais s'être sentie en insécurité chez elle. La maman F qui a grandi dans la même ville, nous confie avoir vécu son rapport à l'espace public de manière totalement différente en ayant été éduquée de façon à circuler beaucoup plus prudemment et à faire attention. Du côté belge, la maman J (42 ans, communication, Rhode-Saint-Genèse), qui a grandi à Waterloo, également une ville beaucoup plus petite que Bruxelles, explique avoir grandi dans un environnement qu'elle décrit comme « *assez privilégié* » et « *dans des rues assez 'safe'* », en ayant « *très rarement eu peur en rue* ». Comme l'explique Florence Maillochon (2004) et l'ENVEFF, l'espace public ne « présente pas les mêmes caractéristiques – physiques ou humaines – dans les grandes villes ou à la campagne. Il prend aussi des formes différentes suivant la pratique, socialement et géographiquement marquée, qu'en font les femmes » (p. 208). Cependant, pour les témoignages des femmes qui disent ne pas ressentir de peur dans l'espace public, les autrices Stéphanie Condon, Marylène Lieber et Florence Maillochon (2005) nous invitent à garder à l'esprit que « les personnes interrogées ne disent pas toujours de prime abord quelles sont leurs peurs » car « au-delà de la difficulté à avouer la peur, l'évidence du danger que l'extérieur représente pour les individus de sexe féminin est totalement intégrée comme allant de soi que les interlocutrices omettent parfois de la déclarer comme telle » (p. 270).

Ce que vivent les femmes dans l'espace public n'est donc pas anodin « et de nombreuses sanctions viennent rappeler aux femmes le rôle qu'elles doivent jouer et les pratiques que l'on attend d'elles » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 265-288). Les ajustements que mettent en place les femmes pour anticiper les violences sexuelles peuvent même les mener à s'exclure de l'espace public et donc à être « moins souvent recensées comme victimes dans les statistiques officielles » (Balkin 1979, dans Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 265-288).

Les femmes préfèrent, en effet, mettre en place des techniques d'évitements ou pire ne pas sortir du tout de chez elles. (Lieber, 2002, p. 47).

2.4 Auto-exclusion de l'espace public

Certaines femmes vont jusqu'à s'exclure de l'espace public en évitant de fréquenter certains endroits. C'est ce que nous explique la maman A : « *Il y a des quartiers dans lesquels je ne me promène pas. (...) Clairement, je ne vais pas passer dans un parc la nuit par exemple, je ne me sens pas très à l'aise. Je ne vais pas aller faire mon jogging quand il fait noir* ». Un témoignage récurrent que l'on retrouve chez la maman B : « *Quand je cours je me dis : 'Je crois que [mon mari] lui il va courir le long du canal'. Évidemment, chose que moi je ne fais pas parce qu'une femme ne va pas courir toute seule le long du canal'* ». Il en va de même pour la maman I : « *Comme tout le monde, à un moment donné, même sans me poser de questions, je fais mes itinéraires en fonction. Je ne traverse pas de grands parcs en pleine nuit ou ce genre de choses. Je le sens particulièrement en hiver comme le fait de courir le soir. En fait là pour le coup je me limite fort et ça me ça me frustre beaucoup. [...] Je pense que c'est un des rares moments où je me dis : 'Vraiment punaise quoi si j'étais un homme là je pourrais'. Je crois que c'est vraiment par rapport au running en hiver que c'est le plus marqué.* »

Selon une étude menée par la Région bruxelloise, le sentiment d'insécurité va freiner la mobilité des femmes de l'espace public à cause d'une peur exacerbée « en soirée, tôt le matin, ou dans des lieux peu fréquentés – notamment les arrêts en fin de ligne, faiblement éclairés ». Ceci les amène à s'autoexclure notamment des « transports publics à certaines heures ». Cette exclusion est également vraie selon certains horaires. « Les femmes se déplacent plus fréquemment aux horaires scolaires (pic à 8h et 16h) » et « elles adaptent souvent leurs déplacements pour éviter les périodes perçues comme dangereuses (tôt le matin, le soir), ce qui peut mener à une limitation de leurs activités ou à un renoncement pur et simple » (Perspective Brussels, 2026, p. 64).

D'ailleurs cette pratique d'exclusion de l'espace public ne touche pas toutes les femmes de la même façon, puisque le fait d'oser sortir relève également de l'origine sociale. Quelles que soient les raisons pour sortir ou non, il s'avère que « comme toutes pratique culturelle et/ou de sociabilité, [elles] sont « très fortement différenciées socialement ». En effet, « elles sont surtout le fait de femmes jeunes, citadines, étudiantes ou diplômées du supérieur, célibataires et qui n'ont pas de famille, ne sont pas en couple, n'ont pas d'enfant. De sorte qu'avant d'être

contraintes par différentes appréhensions, les sorties nocturnes sont également profondément marquées par des clivages sociaux (moins d'une femme sur deux ayant un diplôme primaire ou pas de diplôme est sortie le soir au cours du dernier mois), et le type de ménage auquel elles appartiennent d'autre part (les femmes au foyer ou les inactives sont celles qui sortent le moins, de même que celles qui sont en couple et ont des enfants) » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 275).

Ce sentiment d'exclusion révolte particulièrement les mères féministes comme en témoigne la maman K : *« Ma fille elle a dîné avec son père il y a quelques années un peu pour le sensibiliser parce que lui les injonctions au corps c'était beaucoup plus fort encore que moi. On dit que les mères sont les agents du patriarcat, mais moi je suis pas d'accord. Et elle lui a raconté tous les micro-harcèlements qu'elle a eus à l'école, sur le chemin de l'école, etc. Et ma fille lui a dit : 'Mais en fait on vivait dans le sentiment que c'était normal. Que c'était juste la vie et qu'il fallait faire avec'. Sauf que quand on est devenue féministe et qu'on a ouvert les yeux sur la situation etc., on s'est dit : 'Mais en fait ce n'est pas normal'. Et ça doit changer. Et c'est ça moi qui m'a aussi ouvert les yeux c'est qu'il fallait vivre avec le fait qu'on était des proies. »*

Chapitre 3 : Une peur historiquement située : l'empreinte du vécu dans la transmission maternelle

3.1 L'expérience des mères en toile de fond

En questionnant le rapport des mères à l'espace public, cela nous permet de comprendre comment l'empreinte du vécu imprègne la transmission de leur éducation. C'est ce que nous confirme le témoignage de la maman F : *« Moi mes parents m'ont toujours fait très très peur là-dessus en tant que fille. Et du coup j'étais très très méfiante, j'avais très très peur. Mon papa m'a offert très rapidement une bombe au poivre quand je sortais. Et adolescente, dès que je sortais, j'étais obligée d'être accompagnée au moins par un garçon même si c'était pas loin ou [que] la ville dans laquelle on vivait n'était pas forcément craignos. Mais déjà à l'époque j'avais très peur, mes parents me faisaient très peur : de toujours garder mon verre en main, de ne jamais le poser parce qu'il n'y avait pas encore tout ce qui était capote à verre et tout ça quand on sortait. Ils m'ont toujours fait très très peur et j'ai gardé ça en moi et je le transmets à ma gamine ça c'est clair et net. »* En effet, comme le montrent les recherches « portant sur les usages enfantins de la ville [...] l'accès aux espaces publics urbains se différencie nettement dès l'enfance selon le sexe biologique, et cela dans des contextes urbains variés. » Cela se

caractérise par des petits garçons qui « effectuent notamment plus souvent au même âge le trajet pour et depuis l'école de manière autonome, tandis que les filles se déplacent moins souvent seules et jouent moins longtemps sans surveillance dans les espaces publics aménagés à cet effet » (Rivière, 2019, p. 182).

Une éducation aussi mal vécue par la maman C : « *Je me souviens d'un truc que ma mère m'a dit : 'Fais attention parce que les jolies filles comme toi ça peut disparaître'. C'était pas une menace, elle pensait me faire un compliment, mais à la fois elle me mettait en garde sur le fait qu'on pouvait m'enlever. Il y avait des enlèvements et je pourrais [être] une de ces filles qu'on allait enlever. Ça je m'en souviens.* » De même que pour la maman L (54 ans, employée en assurance Kraainem): « *Je fais partie des rares femmes à ne jamais avoir été vraiment agressées. Je n'ai jamais été violée. [...] Ma mère avait été violée, ma sœur aînée, qui avait 18 ans de plus que moi, avait été violée donc moi j'étais persuadée qu'une femme devait être violée. C'était normal. Et donc j'ai grandi avec ça et il ne m'est jamais rien arrivé.* »

Ce qui veut dire qu'il n'est nul besoin d'avoir vécu une agression soi-même pour ressentir cette peur de l'espace public. « L'expérience directe de la violence ou une agression subie par une proche, une collègue, une voisine, peut contribuer au sentiment de peur » que ressentent les femmes dans certains endroits publics. Les femmes n'ont ainsi pas besoin nécessairement d'être confrontées directement à cette violence pour que celles-ci ressentent la peur, par : « de nombreux faits, qui peuvent parfois paraître anodins, [et] fonctionnent comme de véritables 'rappels à l'ordre' » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 268-269).

A travers ces témoignages, nous constatons que les mamans interrogées font clairement état d'une vision masculine de l'espace urbain dans lequel elles ne sont pas les bienvenues. En d'autres termes, il paraît dès lors nécessaire de prendre en compte « la socialisation des socialisatrices », c'est-à-dire comment elles ont été elles-mêmes socialisées dans leur enfance pour comprendre pourquoi les parents perçoivent « leurs filles comme plus exposées aux regards et aux sollicitations indésirables que les garçons ». Bien que cette vision des choses sous-tende une « exposition distincte des enfants pubères des deux sexes », il est important d'analyser alors comment agissent les mères féministes pour éduquer leurs filles au bien-être dans l'espace public (Rivière, 2019, p. 192).

« De nombreux enquêtés relèvent un contraste marqué entre la période actuelle et celle de leur enfance : ils gardent notamment le souvenir de rues davantage fréquentées par les enfants, qu'il

s'agisse d'y jouer ou de s'y déplacer sans adulte » (Rivière, 2016, p. 9) puisqu'elles étaient considérées à l'époque comme « plus sûres » (Rivière, 2016, p. 10).

3.2 Transmission d'un traumatisme

Lors de ces interviews, un élément commun est revenu régulièrement dans le témoignage des femmes nées ou élevées en Belgique concernant leur rapport à l'espace public : le cas des affaires Dutroux (Julie Lejeune et Mélissa Russo, les noms de deux des victimes). Il apparaît que ces affaires criminelles ont eu un impact important dans les années 90 sur les parents de l'époque. Elles ont agi comme une matrice générationnelle de la vigilance parentale, vécue directement par certaines mères ou héritées de leurs propres parents. C'est ce dont témoigne la maman D : « *J'ai vécu la période Dutroux à Charleroi. Donc [j'ai] connu en fait énormément de liberté où je pouvais aller toute seule chez ma copine qui habitait au bout de ma rue. Et du jour au lendemain, on a eu énormément de pression parentale où on ne pouvait plus marcher sans eux, on ne pouvait plus rien faire. Donc oui il y a eu énormément de règles à ce moment-là. C'était : 'T'es avec nous, tu pars pas, on doit toujours te garder dans le champ de vision', très rigoureux. Elle poursuit : « On s'est tellement fait de films et nos parents ont tellement été à nous noyer un peu de toutes ces règles et de toutes ces peurs au final [comme] : 'Quelqu'un peut te kidnapper', Fais attention aux camionnettes', 'Ne parle pas aux inconnus'... Qu'il y a quelque chose qui reste quand même ancré en toi. C'est difficile de complètement refaire confiance.» Même expérience du côté de la maman G : « Je suis [de] la génération 'Julie et Mélissa' donc il y avait quand même toujours une crainte de ne pas être en sécurité dans l'espace public. Et donc c'est vrai qu'au moment de l'adolescence quand j'ai commencé à me déplacer seule, ça a toujours été de faire attention. » Même vécu du côté de la maman I : « Moi c'est aussi [la] génération Dutroux. [...] Il y avait plein plein plein de campagnes comme 'N'acceptez pas de bonbons d'un inconnu' ce genre de truc, ' Ne pas suivre un vieux monsieur', mais c'est un peu l'image du vieux monsieur dégoûtant. »*

Un véritable traumatisme qui a forgé aussi leur rapport à l'espace public, comme en témoigne la maman C en évoquant cette époque: « Je me souviens qu'à un moment Dutroux, il s'est enfui. [...] J'étais là moi dans mon école, lui il se baladait. Alors que j'ai aucune idée s'il était près de Liège ou ailleurs. Et ça je me souviens bien que ça m'a fait peur. [...] Et je me souviens que j'étais pas censée rentrer à pied, je me souviens que ma maman me donnait toujours une heure très précise de quand elle venait me chercher. » Elle ajoute : « C'est un truc qui me foutait

vraiment les jetons, d'autant que je vivais tout au bout de cette longue rue au bord de laquelle il y avait très très peu de maisons. Donc quand je prenais le bus, [...], il y avait peut-être quand même ça en fond, sans que je le conscientise. Il y avait des parties où je courais un peu, les parties entre deux maisons où je me disais : 'Ici s'il y a quelque chose personne ne m'entend, je ne peux pas sonner quelque part'. Donc ça c'était quand même dans ma tête. [...] Je pense qu'il y avait une partie de moi qui se disait : 'Tiens, là je me sens pas très à l'aise'. Donc ça par exemple c'est un trajet que j'allais pas faire dans le noir. [...] Mais en tout cas, cet espace public, je n'ai pas eu l'impression de me l'approprier pleinement. »

Ce fait public a également influencé la manière dont la maman L a élevé ses enfants, une fille qui a aujourd'hui 22 ans et le fils 24 ans : « *Mes enfants sont nés très peu de temps après les années Dutroux. Tu te méfies de tout le monde. Et tu sais que quand tes enfants vont dormir chez les oncles, les tantes, les copines etc., tu n'as confiance en personne réellement. (...) Il y a vraiment eu un avant et un après. »*

Pour un grand nombre de femmes « les sorties sont [donc] associées à l'idée de danger ». De fait, « sortir la peur au ventre représente déjà une restriction de taille » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 279). En s'organisant pour ne pas sortir seule et maintenir leurs activités extérieures, elles sont inéluctablement confrontées à une liberté de circulation réduite et limitée. On n'est donc pas dans « l'interdiction pure et simple, des lieux publics pour les femmes, mais dans une délimitation, voire une réduction, des espaces possibles » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 281). Pour autant, « ces dangers sont présentés comme inéluctables, normaux pour beaucoup de femmes qui revendiquent cependant leur droit de circuler, d'aller là où elles le veulent, quel que soit le moment de la journée » (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 281). On retiendra cependant que les violences (qu'il s'agisse de faits dits 'sexuels' ou non) auxquelles elles doivent faire face, et qui sont à l'origine de la peur ou de diverses pratiques d'évitement, « installent une véritable ségrégation des espaces qui se retrouve sous des formes diverses dans tous les territoires » et qui n'a pratiquement pas changé depuis les années 70 (Condon, Lieber, Maillochon, 2005, p. 281)

Partie II : Éduquer à la liberté : pratiques, discours et outils des mères féministes

Malgré la peur sous-jacente, héritée des années Dutroux, et l'éducation qu'elles-mêmes ont reçue de leurs propres parents, les mères interrogées s'efforcent d'éduquer leurs filles sous le prisme de la liberté, par différents moyens. Elles espèrent ainsi favoriser un rapport différent au corps et à l'espace, sans pour autant nier les dangers.

Chapitre 4 : Nommer sans effrayer et donner confiance

4.1 Parler du danger sans inculquer la peur

« Devenir parent implique des changements dans la perception des espaces publics et notamment des risques que l'on y encourt » (Les temps ont changé, Rivière, 2016, p. 8). C'est dans cette optique que les mamans interrogées ne souhaitent pas édulcorer les risques auxquels doivent faire face les jeunes filles et les femmes dans l'espace public, mais plutôt apprendre à prévenir sans pour autant inculquer la peur. Leur objectif est donc de s'éloigner le plus possible des traumatismes qu'elles ont pu elles-mêmes connaître via leur propre expérience à l'espace public. C'est aussi ce que pense la maman E (43 ans, enseignante, Lomme) : « *Je ne veux pas lui transmettre, mais je ne veux pas lui cacher non plus qu'elle existe. Je pense qu'en lui cachant qu'elle [la peur] existe, on ne la prépare pas à ce qui l'entoure. Je ne veux pas qu'elle ait peur. Mais je veux qu'elle ait conscience que ce n'est malheureusement pas un monde sécurisé pour elle.* » (Suite des témoignages en annexe 3)

Les deux difficultés auxquelles se retrouvent souvent confrontés les parents lors de leur enseignement sont les suivantes : il faut tout d'abord éviter de transmettre de l'angoisse à son enfant pour éviter de retarder son autonomie. Mais il faut aussi lui apprendre à trouver le bon équilibre entre être méfiant et rester poli dans une situation où l'on est face à une personne inconnue. Un équilibre qui est d'autant plus difficile qu'on ne sait jamais en tant que parent face à quel inconnu notre enfant peut se retrouver et si cette personne peut avoir des intérêts malveillants ou non. (Rivière, 2018, p. 8). C'est le cas de la maman H : « *Je veux qu'elle soit consciente que le danger existe quand même. Alors évidemment, je ne veux pas lui matraquer la tête avec ça, mais il faut qu'elle soit consciente que ça peut arriver aussi parce qu'on ne sait*

jamais sur qui on peut tomber. Donc oui effectivement j'aimerais qu'elle soit lucide et consciente de ce qui pourrait potentiellement se passer sans forcément faire une espèce d'angoisse. [...] Le risque zéro n'existe pas. » Pareil pour la maman G : *« Oui c'est dur de lui dire de faire attention mais sans la rendre parano non plus. Donc franchement c'est compliqué. C'est vraiment compliqué. J'essaye de me dire, je dois juste pas les terroriser, il ne faut pas créer des blocages ou des trucs comme ça. »*

Toute précaution est de mise dans l'espace public comme l'a enseigné la maman N (52 ans, directrice d'un incubateur pour jeunes entrepreneurs, Uccle) à ses enfants dont la fille a aujourd'hui 20 ans et le fils 23 ans : *« Je les ai éduqués à ce qu'ils ne suivent pas un inconnu, à ce que dès qu'ils se sentent mal à l'aise (...) ils ont le droit de dire que ça ne leur convient pas. (...) C'est des règles de bon sens. C'est la base de se faire respecter soi, et puis de ne pas prendre de risques inconsidérés. Tout comme je lui aurais appris quoi faire quand on se perd »*. Quand sa fille de 8 ans lui dit : *« Ca va maman, je suis forte, je vais me battre »*, la maman D nous explique qu'elle préfère prévenir du risque tout en trouvant des solutions : *« J'essaie vraiment de communiquer au maximum avec elle pour qu'elle soit consciente quand même qu'il y a des personnes extérieures qui peuvent être méchantes et avoir de mauvaises intentions. Comme il y en a qui peuvent être très sympas. Et si il y a un moment quelqu'un te propose un bonbon, ou bien de le suivre en disant : 'c'est ta maman qui m'a dit de venir te chercher', tu n'y vas pas. Tu essayes d'aller vers quelqu'un d'un accueil d'un magasin, et appeler à l'aide. Si tu vois un policier, tu appelles à l'aide ou alors une mère de famille. C'est vrai que la mère de famille pourrait très bien la kidnapper aussi. Mais c'est essayer de lui donner des pistes. Et puis son instinct va se former et aussi lui faire confiance. »* « La menace que constitue la rencontre d'inconnus malveillants tend à être perçue comme renforcée en milieu urbain. Les parents invitent fermement leurs enfants à ne pas faire confiance aux adultes qu'ils ne connaissent pas, et cela indépendamment de la gentillesse dont ces derniers peuvent faire preuve envers eux. » (Rivière, 2018, p. 7). Il s'agit alors d'apprendre à ne pas faire confiance à n'importe quel adulte dans une crainte sous-jacente de l'enlèvement.

Certaines techniques ont également été mises en place pour prévenir du danger, comme en témoigne la maman B : *« On leur a déjà expliqué qu'en fait ils ne peuvent pas aller avec n'importe qui. Que même par exemple quand quelqu'un vient les chercher à l'école, soit on les a prévenus eux avant, soit si on a un empêchement on leur a donné un code. On s'est mis d'accord sur un code, un mot. Il fallait que cette personne ait le mot. S'ils n'étaient pas au*

courant avant, [ils savent] que c'est toujours quelqu'un qu'on connaît, avec qui on est proche, pas quelqu'un qu'on connaît juste comme ça vite fait. Et dans la rue c'est pareil (...) Je dis : 'Imaginons vous êtes perdus pour X raisons. Vous ne suivez personne, même si la personne vous dit : 'Viens, je vais t'aider', vous demandez à prendre le GSM et à appeler quelqu'un ou vous demandez à la personne d'appeler la police pour que la police vienne sur place'. Je leur dis: 'Même la police en fait vous ne la suivez pas. Vous ne suivez pas les policiers. Vous ne les connaissez pas. Vous leur demandez d'appeler vos parents et nous on vient vous rechercher'. »

« Dans ce contexte où leur corps constitue potentiellement un enjeu, les filles font l'objet d'une préparation à l'éventualité de certaines situations qui pourraient les surprendre, comme le fait d'être regardée, complimentée, sifflée, touchée, voire suivie. [...] Elle constitue dans tous les cas une forme de socialisation au fait que l'expérience des hommes et des femmes n'est pas identique dans les lieux publics, du fait de l'existence des sollicitations spécifiques ou tout du moins nettement plus fréquentes » (Rivière, 2018, p.11).

Une autre manière de parler du danger sans inculquer la peur est d'apprendre à nommer le consentement (c'est-à-dire de « dire clairement 'oui' à quelque chose, sans pression ni peur) (IGVM, 2026) et à respecter son corps, souvent par la médiation des livres et podcasts plutôt que frontalement. C'est ce que fait la maman B avec ses trois enfants, une fille et deux fils : « *J'ai acheté plein de livres. Ça fait des années déjà. On parle du consentement à la maison. Évidemment, nous on respecte le consentement.* » Une technique d'éducation au respect de son corps que prône également la maman C avec sa fille de 7 ans : « *Oui on lui parle de consentement. A un moment, elle nous a raconté qu'elle avait un amoureux. Et puis en fait, on a compris que c'était plutôt le petit garçon qui était amoureux et qu'il lui faisait des bisous et des câlins et qu'elle n'avait pas très envie. On lui a réexpliqué qu'un bisou c'est un truc partagé, si on a envie tous les deux et qu'il est hors de question que quelqu'un entre dans sa bulle comme ça sans lui demander* ». Tout comme l'explique la maman D à sa fille de 8 ans et son fils de 4 ans : « *C'est vrai qu'on a parlé du consentement, que c'est son corps et que même si quelqu'un lui demande quelque chose et qu'elle n'en a pas envie, ou qu'elle ne le sent pas, elle ne le fait pas. Et que dire non ce n'est pas un problème. C'est très bien de pouvoir dire non.* »

Pour la maman A, le respect du consentement va de pair avec la validation des émotions et l'éducation à l'égalité afin de casser le schéma dans lequel elle a grandi : « *Déjà [toutes] les choses qui me sont arrivées, je n'en ai jamais parlé. Enfin à ma maman en tout cas. [Ce sont des] choses dont on ne parlait pas. Et donc avec mes enfants, depuis qu'ils sont tout petits, ils*

ont des livres sur le respect du corps, sur le consentement, sur le fait de parler à un adulte, sur l'intimité. (...) [Je suis vraiment] dans l'apprentissage pour mes fils et pour ma fille par rapport au respect de la femme, du corps des femmes, du consentement des femmes. Rien que le fait d'écouter les émotions des garçons, de les autoriser à pleurer tout ça etc. De dire à mon fils qu'il peut avoir des ami.e.s, que les filles ne sont pas que des amoureuses. Ce genre de choses-là. (...) Mais je crois que je leurs fais confiance. Une confiance dans leur capacité à se débrouiller, à passer des épreuves entre guillemets ». Le thème du consentement semble faire l'unanimité, comme l'explique la maman L qui leur apprend à se méfier et à mettre en place l'autonomie et le consentement dès le plus jeune âge : « Moi j'ai jamais eu confiance en personne vraiment. [...] Enfin je me suis toujours méfiée [...] et j'ai toujours parlé de son corps, qu'on ne pouvait pas la toucher. [...] Quand elle était petite et qu'elle prenait son bain, le plus tôt possible, je lui disais [...] tu prends le gant de toilette et tu te laves toi-même. [...] J'ai vraiment été très vigilante par rapport à tout ça. Et je n'ai jamais fait confiance à personne vraiment. »

Une nécessité d'assumer ses émotions ainsi que le respect de son corps et de celui des autres qui est d'ailleurs enseigné en France, comme nous l'explique la maman E, enseignante : « *Alors en fait, en France, on a une matière qui s'appelle l'EMC, l'éducation morale et civique, qui a peu évolué par rapport à quand on était enfant. Aujourd'hui ça va un peu plus loin, on parle des émotions, du consentement notamment. C'est cool, et en plus quand tu fais ça avec des enfants de 10 ans, c'est passionnant. [...] Tu te rends compte qu'ils ont énormément de questions et que c'est indispensable de parler de ça et de passer par les émotions, le fait que les émotions vont changer, connaître ses émotions, savoir qu'ils ont le droit de dire non quand ça ne leur plaît pas. [...] C'est des choses vraiment hyper importantes à dire à des préados. »*

Une peur de l'espace public et de ses violences que nous confie maman J mais qu'elle et les autres mamans essaient de contrer à travers une technique d'éducation bien particulière qu'est la confiance en soi. « *J'ai peur de la société en général, parce qu'elle est extrêmement violente par rapport aux femmes et à ce que les filles peuvent vivre. J'ai peur de ce que ça peut devenir plus tard pour les 10-15 prochaines années. C'est très angoissant. Mais je pense qu'elles seront assez armées pour prendre leur place dans l'espace public. »*

4.2 Encourager à la confiance en soi

Cette confiance en soi s'apprend et se cultive, comme en témoignent les mamans interrogées qui nous expliquent en faire une part importante de leur éducation envers leur fille. Cette façon de faire passe notamment par le fait de les valoriser pour leur faire prendre confiance en elles dès le plus jeune âge. *« Ça c'est un gros sujet. Je lui répète depuis qu'elle est toute petite qu'elle est intelligente, qu'elle est capable de faire plein de choses, qu'elle a les mêmes capacités que tout le monde, voire plus puisque c'est une bonne élève en plus et qu'elle peut choisir, qu'elle peut faire ce qu'elle veut. Cette année, on a déjà été confronté à des difficultés. Le collègue c'est quand même brutal. Et régulièrement il faut lui rappeler qu'elle n'a pas à se justifier, qu'elle n'a pas à s'excuser, mais les injonctions qui viennent de l'extérieur elles sont très très fortes, c'est impressionnant »*, explique maman E qui se retrouve à faire face à d'autres sources d'injonctions comme l'école. *« Comme mère féministe, je pense en tout cas qu'une des choses que j'ai essayé de développer, c'est que mes filles aient confiance en elles et en fonction de leurs âges, bien sûr, qu'elles prennent conscience aussi de ces inégalités et de ces violences du monde dans lequel elles vivent et on vit »*, rajoute maman O. *« J'aimerais bien qu'elles sachent qu'elle est super. [...] C'est assez rude, elle ne se trouve pas jolie, elle se pose déjà beaucoup de questions, j'essaye donc beaucoup de lui dire qu'elle est super, que personne n'a à juger comment elle est, comment elle s'habille, ne commente son physique »*, explique la maman C à sa fille de 7 ans. Tout comme la maman L qui ajoute que pour lui donner confiance, il faut lui répéter : *« Dire qu'elle est forte et elle l'est vraiment. »* Pour la maman K, la question de la confiance est également essentielle : *« Comment tu lui donnes confiance en elle pour qu'elle se déplace dans l'espace public et en même temps t'as pas envie qu'il lui arrive quelque chose. Mais le risque zéro n'existe pas. [...] Enfin je trouvais que c'était plus important de lui donner confiance en elle pour qu'elle prenne sa place plutôt que de l'enfermer pour qu'il ne lui arrive rien. »* Pareil pour la maman D : *« Je lui dis qu'elle est drôle, courageuse, intelligente, qu'elle est incroyable. [...] Et je la valorise toujours par rapport à son bidou. Je lui dis qu'il est magnifique son bidou. J'essaye toujours de la mettre en avant. »*

Une confiance qui passe notamment par le fait d'être entendue en tant que personne à part entière de la famille dont l'avis compte, comme le confirme la maman M avec sa fille de 18 ans : *« Ma fille nous a dit qu'elle avait été entendue, reçue et soutenue, et que ça l'a beaucoup aidé à avoir confiance en elle. »* Une manière d'éduquer qu'a également mis en place la maman C avec sa compagne : *« On essaye vraiment de lui faire comprendre qu'elle est partie prenante*

de la famille, que son avis compte. Qu'elle a vraiment le droit d'exister. Qu'elle est un membre de notre famille et que ce n'est pas nous qui décidons tout pour elle, tout en essayant de ne pas lui mettre de charge mentale non plus. » Une volonté d'écoute qui est aussi exprimée par la maman M tant avec sa fille qu'avec son fils, à part égale : *« Ce que j'ai beaucoup inculqué à mon fils et ma fille, c'est la confiance. [...] C'est de leur dire qu'ils ne sont pas seuls, et que même si je suis toute seule, on est une équipe. [...] Je sens que ça les a beaucoup aidé à faire grandir leur confiance, et dire à chaque fois : 'Je suis fière de vous, vous êtes grands. Bravo'.* » Une confiance qui passe nécessairement par la prise en compte du point de vue de sa fille, comme nous l'explique maman H qui a des filles de 12 et de 6 ans : *« Je pense que quand elle fait quelque chose de bien, je le relève. [...] Je la respecte comme je respecterais un adulte. [...] Et puis je pense que le fait de savoir qu'il y ait quelqu'un A qui tu peux parler, ça donne une confiance en soi.* »

Une confiance qui s'enseigne également par l'exemplarité des parents, comme en témoigne la maman I : *« Je pense qu'il y a beaucoup qui passe par l'exemple. Que ce soit moi ou ma mère ou d'autres femmes autour d'elles, qu'elles nous voient tout à fait autonomes et débrouillarde. Enfin oui [des femmes] de toute façon autonomes, qui travaillent, qui ont des loisirs, qui changent une roue de vélo, qui gèrent le jardin et qui font des travaux chez elles, qui font que forcément elles ont cette image-là d'autonomie.* »

4.3 Découverte d'activités structurantes

Les récits des mères interviewées témoignent d'une évolution des standards éducatifs par rapport à ce qu'elles ont connu elles-mêmes durant leur enfance. Plus de temps, plus d'attention ou encore d'écoute et de mise en valeur, cette émergence de nouvelles normes parentales s'inscrit également dans une nouvelle manière d'éduquer. Pour Annette Lareau (2003), citée par Clément Rivière (2016), deux modèles éducatifs s'opposent : celui de la « croissance naturelle » (*natural growth*) que l'on associe plutôt aux parents de milieux populaires et qui consiste avant tout à « subvenir aux besoins de l'enfant » en le/la laissant « grandir en lui octroyant davantage de liberté dans l'organisation de ses loisirs ». Tandis que l'autre modèle éducatif appelé « éducation concertée » (*concerted cultivation*), principalement mis en place par les familles de classe moyenne, se traduit par une éducation dans laquelle « les parents s'efforcent de parfaire les compétences de l'enfant, notamment en le faisant participer à de nombreuses activités extra-scolaires encadrées par des adultes » (Rivière, 2016, p. 15).

C'est ce deuxième exemple que nous avons pu rencontrer dans la majorité des témoignages de nos mamans issues, pratiquement toutes, de la classe moyenne. C'est d'ailleurs ce que mettent en place la maman C et sa compagne dans l'optique d'apprendre à leur fille à prendre confiance en soi et oser parler en public à travers les cours de théâtre. La maman B va quant à elle nous expliquer privilégier les activités extra-scolaires pour développer la confiance autant chez sa fille que son fils : *« On les a inscrits par exemple à des stages de théâtre et je trouve que ça aide. (...) Les stages de danse aussi ça aide parce qu'ils doivent faire un spectacle et doivent un peu utiliser leur corps. (...) Les scouts aussi je trouve que ça aide mine de rien, (...) dans l'autonomie et dans le fait de s'ouvrir aux autres. (...) Mais le fait que ma fille ait aussi d'autres activités, sans forcément d'autres enfants de l'école, ça aide aussi à ce qu'elle développe sa propre personnalité, sa confiance en elle. »* Un penchant pour le scoutisme partagé par la maman L qui confirme que sa fille y a développé une certaine confiance notamment *« parce qu'elle a été reconnue dans ses capacités à gérer des gens. »*

Théâtre, scoutisme ou voyages, l'exploration de soi et du monde semble permettre à certaines jeunes filles de prendre confiance en elles. C'est ce que nous explique maman I avec ses filles de 11 et 13 ans : *« Je pense que beaucoup de femmes s'auto-limitent énormément avec la peur d'aller dans certains quartiers, de sortir à certaines heures ou de voyager seules. Je ne veux pas ça avec mes filles. Je pense que le fait d'avoir fait plein de trucs ensemble, notamment en termes de voyage, leur permet de voir que tout est possible. Il ne faut pas se mettre non plus dans des situations problématiques, inutilement, mais on doit pouvoir se l'autoriser et le revendiquer. »* Elle ajoute : *« Je pense que le simple fait de s'être beaucoup déplacées avec moi dans l'espace public de plein de façons différentes, que ce soit ici ou à l'étranger en fait, le fait d'avoir fait beaucoup avec plein de modes de transports différents aussi et de m'avoir suivie dans plein de contextes différents, ça leur donne confiance. »* Une autre de ses manières de conscientiser ? Les manifestations féministes. *« Elles ont fait plusieurs fois des manif féministes, elles sont donc très conscientes sur ces enjeux-là de façon générale »,* rajoute la maman I.

Chapitre 5 : Reprendre l'espace public : outils, sororité et mobilité

5.1 Le vélo comme reconquête de l'espace public

Si le « vélo peut être approprié pour le bien-être et/ou pour essayer de maigrir et/ou pour rester mince et/ou pour préserver ses qualités physiques et/ou pour les renforcer », il l'est tout autant « pour se protéger des agressions [...], ces appropriations sont le plus souvent sexuées, socialement situées et parfois encouragées par le contexte résidentiel » (Sayagh, 2020). Pourtant, seul 40% des cyclistes sont des femmes. En effet, les femmes enchaînent plus fréquemment les déplacements (enfants, courses, accompagnement...), ce qui rend le vélo, pensé pour des trajets rapides et directs, moins compatibles avec leurs usages » (Perspective Brussels, 2026, p. 64).

Pourtant, face à cette appréhension de se promener, et d'exister dans l'espace public, certaines des mamans interviewées ont mis en avant la liberté que leur procurait la sensation de se déplacer en vélo au quotidien. C'est ce que nous raconte la maman C qui nous explique: « *prendre (sa) place* » à vélo dans l'espace public tout en donnant l'exemple à sa fille: « *Avec le vélo, je sens vraiment que je me réapproprie cet endroit et que j'ose rentrer tard. Ce que j'aimais pas trop faire en bus. J'ai une voiture mais prendre la voiture pour me sentir en sécurité alors que ça m'angoisse, qu'il faut se garer, que ça coûte cher. Ça venait encore nourrir ma colère qui est déjà extrême.* » Une réappropriation de l'espace public que nous confie aussi la maman J, mère de filles de 10 et 12 ans : « *Quand je vais en vélo, je traverse tout le bois de la Cambre par exemple et je le fais aussi de nuit. Quand je le fais de nuit, j'ai les phares. Mais je ne m'empêcherai plus de faire quelque chose à ce niveau-là et je m'habille comme j'en ai envie aussi.* » Tout comme la maman I : « *Le fait de faire beaucoup à vélo, je trouve que ça donne quand même vraiment beaucoup de liberté et d'autonomie. Je me sens vraiment beaucoup plus libre et sécurisée à tout moment, notamment pour sortir le soir. Mon vélo n'est jamais loin, donc je n'ai jamais des grosses distances à faire en pleine nuit pour retrouver ma voiture dans des quartiers glauques. Vu que mon vélo est au lampadaire en face.* » Une réappropriation et une autonomie qu'évoque aussi la maman C : « *Cet espace public, [...] je me le réapproprie en m'énervant sur les gens qui m'emmerdent. Et ce qui m'a beaucoup aidé, c'est un peu plus récent, mais ça fait trois ans, et un an et demi vraiment à fond, que je fais du vélo. Et là j'ai l'impression d'avoir des ailes quand je rentre le soir dans des petites rues. Parfois, il y a des groupes de mecs, mais je passe à travers. Je me sens beaucoup plus en sécurité qu'à pied. Beaucoup, beaucoup, beaucoup plus. Des trucs que je n'aurais pas fait avant.* »

Une pratique du vélo qui diffère pourtant chez les jeunes femmes en comparaison aux jeunes hommes. « Des travaux ont montré que l'adolescence tend à se traduire par une période durant laquelle se renforcent des compétences (Sayagh, 2017 cité par Sayagh 2022) et des inclinations sexuées très restrictives pour les pratiques du vélo des filles » (Sayagh, 2018 cité par Sayagh 2022). En effet, « moins enclines à se déplacer seules, à s'aventurer, à occuper l'espace public, ou à pratiquer dans le but de se renforcer physiquement, leurs possibilités réelles de s'engager dans des formes de pratiques variées s'en trouvent limitées » (Sayagh 2022). En pratiquant le vélo lors de leurs déplacements, les mamans interviewées s'éloignent de ces stéréotypes et inspirent par la même occasion leur fille. C'est le cas de la fille de la maman K, qui, a 25 ans, a également adopté cette pratique : *« Ma fille est hyper armée. Elle est incroyable. Elle roule à vélo. Je pense que ça c'est un truc qui donne du pouvoir aux filles parce que tu n'es plus seule à marcher dans la rue. T'es forte, t'es rapide. »*

Dans cette optique, « le vélo occupe désormais un créneau de déplacements qui correspond à certains trajets, à certains motifs, à certaines parties de la population urbaine » (Groupement pour l'Étude des Transports Urbains Modernes, 2007) qui semblent bien conquérir les mères que nous avons interrogées dans le cadre de notre enquête.

5.2 La sororité avant tout

« Plus grande, on était souvent en groupe. Je dirais qu'en groupe on avait, et moi en particulier, plus de cran pour se défendre. Je me souviens d'un feu d'artifices au centre de Bruxelles où un type a mis la main aux fesses d'une copine et c'est moi qui [ai] rué dans les brancards ». Elle ajoute : *« Pour moi, il y a deux choses [importantes] : c'est le fait d'être respectée et le fait de venir en aide si quelqu'un se trouve dans une situation compliquée, »* comme nous explique la maman A. Lorsque les déplacements à pied ou en transport en commun dans l'espace public sont nécessaires, « la mobilité collective d'enfants du même âge tend à être considérée comme plus sécurisante par les parents que le déplacement effectué seul par l'enfant », comme l'explique Clément Rivière (Rivière, 2018, p. 10). Selon l'auteur, le fait de se déplacer à plusieurs, au moins à deux, « renforce le sentiment de protection des dangers extérieurs et inspire confiance aux parents » (Rivière, 2018, p. 10).

Comme l'a relevé Sandrine Depeau, cette sororité « permettrait également de faciliter l'entrée en contact avec des adultes en cas de problème. [...] La mobilité à plusieurs constitue en dernière analyse une stratégie de sécurisation assez proche de celle mise en œuvre par les

enfants des rues qui se regroupent entre eux pour se protéger d'agresseurs éventuels » (Depeau, 2008 citée par Rivière, 2018, p. 10).

Cette manière de se réapproprier l'espace public à plusieurs entraîne une sorte de sororité évoquée par certaines mamans comme une façon de se soutenir et de se sentir plus en sécurité dans l'espace public : *« C'est ça une dimension féministe, c'est d'avoir quand même cet esprit de lutte, de sororité. [...] Je me sens quand même dans une autre position en tant que mère féministe de filles. C'est de vivre dans l'optique qu'on n'a pas à accepter ça, même si je sais très bien que pour le vivre aussi moi-même qu'on est souvent démunie, qu'on va pas riposter physiquement contre un homme. On est quand même il me semble assez démunie. »*, raconte maman O qui nous confie que ses quatre filles étaient très proches et se sont *« renforcées entre elles »* en sortant ensemble dans l'espace public.

Pour la maman M, pour enseigner au mieux cette sororité, il ne suffit pas d'en parler mais de donner l'exemple : *« Je fais attention à moi, mais je fais aussi attention aux autres parce que si l'autre va bien, moi je vais bien. (...) Je ne suis pas toute seule dans cet espace public, il y a aussi d'autres personnes. Donner la place, la civilité etc. Mes enfants sont là et me voient. S'il y a des jeunes qui se battent par exemple, je tire le signal d'alarme. Ca m'est arrivé dans le RER à Paris. »*

Une sororité qu'expérimente déjà la fille de la maman F en pleine adolescence : *« Elle me dit toujours : 'Tu vois moi je m'habille quand même comme je veux'. [...] Elle part du principe que finalement les garçons ont aussi à être éduqués. Ce n'est pas parce qu'elle est en petite tenue légère que ça veut dire : 'Coucou venez m'aborder'. Elle assume. Après elle a 14 ans donc elle ne sort pas encore des masses, mais quand elle est avec ses copines elles sont un peu dans le même état d'esprit. Et c'est un peu la génération 'de toute façon on a peur de rien on fait ce qu'on veut' »*. Ou celle de la maman K qui, à 25 ans, exprime sa sororité au quotidien : *« Elle est très engagée y compris quand elle voit des filles qui sont en situation de danger. Elle vient les aider, les soutenir. Elle est très libre aussi dans ses attitudes corporelles. Elle s'habille comme elle veut et elle sort habillée comme elle veut. Elle est dans une sororité très très forte. Elles vivent en coloc, elles sont six filles. Ce sont des phalanges. Elles ont construit une sécurité collective. Et d'ailleurs, elle a eu aussi des problèmes d'agression, mais avec des gens qu'elle connaissait très bien. Des copains, en fait. Pas de l'extérieur. Et elles sont en bande de filles et donc c'est l'union qui fait la force. »*

Le déplacement à plusieurs « conduit dans un second temps à montrer que les consignes relatives à la façon de se comporter dans les espaces publics urbains qui sont transmises par les parents participent à la (re)production d'une 'version masculine' et d'une 'version féminine' de la réalité (Berger et Luckmann 2006 cités par Rivière, 2018, p. 10), dans la mesure où les filles se voient davantage recommander d'être discrètes que leurs pairs masculins » (Rivière, 2018, p. 10). Ce que veulent à tout prix éviter les mères féministes interrogées dont certaines prônent justement le droit pour leur fille de prendre leur place dans l'espace urbain et même de se défendre face aux agressions dont elles sont victimes. Une vision partagée par la maman J : « *Je leur parle d'égalité. Je leur dis aussi : 'Si quelqu'un vous embête vous pouvez vous défendre. On défend les femmes, on défend aussi les plus faibles'* ». Une plus grande sororité que partage aussi la maman G tout en expliquant qu'il faut « *plus de vigilance des femmes entre elles* » et que le vrai « *problème ne vient pas de la femme* ».

5.3 Droit de se défendre

Un droit de se défendre et de prendre la place qu'évoquent plusieurs de ces mamans féministes. Une vision des choses partagée par plusieurs mères comme la maman A : « *J'ai fait beaucoup de travail sur l'estime de soi, la confiance en soi etc., comme (...) prendre sa place dans la rue, être respectée en tant que femme tout simplement, tout ce qui est violence faite aux femmes* ». Comme l'explique Elsa Dorlin, « se défendre a ainsi consisté à répondre à l'injonction de 'se mettre en sécurité', à s'engager dans des actions de protection en fonction de la manière dont des quartiers, des rues, des identités, des individus ou des groupes affectaient des collectifs ou des causes » (Dorlin, 2019, p. 170).

Tout comme la maman C, la philosophe française Elsa Dorlin aborde aussi la question de la colère : « Au-delà de la seule restauration d'une réciprocité négative – répondre à la violence par la violence – la question de la colère comme désir de vengeance et du plaisir pris dans la vengeance est le fait d'un sujet qui, au contraire de la victime, n'est pas totalement annihilé par la blessure de l'outrage ou la brutalité de l'injustice et qui maintient intact l'espoir de restaurer ou de réparer une situation d'égalité » (Dorlin, 2019, p. 179). C'est ce qu'exprime la maman C : « *En fait, je suis en colère non-stop. Je le sens enfin maintenant, j'ai le doigt d'honneur beaucoup trop facile. Je me suis toujours dit que ça allait m'attirer des bricoles, mais je suis vraiment en train de me réapproprier l'espace public. (...) Je me dis que la violence elle peut venir des deux côtés. Parce que si à chaque fois que quelqu'un m'insulte ou m'agresse, je m'en vais, alors ils ont l'impression que l'espace public leur appartient et qu'ils ont [le monopole]*

de la violence. (...) Je pense qu'une bonne partie des hommes ne s'attendent pas à ce que la violence, les méchancetés puissent aussi venir de notre part. Et moi ça m'a fait du bien d'avoir pour une fois le dernier mot et de me dire : « Mais en fait je peux aussi me défendre. Je suis pas toujours obligé de laisser passer comme on nous a appris'. (...) On nous a vraiment appris à être gentilles, à faire en sorte de faire le moins de bruit possible. »

Une place qu'elle explique se réapproprier en ne faisant plus l'effort de se pousser sur le trottoir : *« J'essaye de faire gaffe aussi sur les trottoirs, de ne pas toujours m'écarter. La semaine passée à Maastricht avec ma compagne, il y a vraiment un gars, il a vu que je ne me bougeais pas et je ne pense pas qu'il était méchant, mais dans sa tête ça a vraiment buggué. Il a dû bouger, on a vraiment vu qu'il était dans la quatrième dimension du genre : 'Qu'est-ce qu'il se passe ?' ».* Une pratique qu'expérimente aussi la maman J : *« Je ne me suis jamais vraiment poussée je crois. Effectivement, je n'ai pas l'impression de m'être poussée avant, mais maintenant je fais parfois exprès de ne pas le faire. »* Concernant ses filles, elle leur enseigne les mêmes principes de liberté : *« Personne n'a à leur dire quoi faire, elles ont le droit de se défendre. Elles n'ont pas à obéir, elles peuvent dire non. Je dis souvent : 'Vous pouvez dire non à n'importe qui' ».*

Prendre sa place et s'affirmer dans l'espace public, comme l'a enseigné la maman K à sa fille de 25 ans : *« Je ne sais pas si elle est tant que ça aux aguets, mais elle est grande gueule. Et en fait je pense qu'il y a un truc dans l'agression ou dans l'agresseur qui est aussi de sentir le pouvoir que t'as sur la fille. [...] Peut-être que je fantasme, mais j'ai l'impression qu'à partir du moment où ils ont des grandes gueules devant eux, tout de suite, c'est moins sympa. [...] Je crois qu'il y a un truc nouveau, c'est l'éducation à oser prendre sa place. »*

Cet apprentissage du droit à se défendre passe par l'acquisition de certaines pratiques comme des cours d'autodéfense ou du Krav Maga. Cette technique de défense israélienne est décrite par Dorlin comme « l'une des tactiques contre-insurrectionnelles parmi les plus efficaces au monde » (Dorlin, 2019, p. 91) et est évoquée de nombreuses fois par les mamans interviewées. Comme l'explique la maman G : *« C'est vrai que ça pourrait peut-être être [le Krav Maga] une solution pour être rassuré. Il n'y a pas des dizaines de techniques pour éviter, tu fais au mieux et puis tu adaptes. »* Une technique déjà expérimentée et validée par la maman D : *« Ce ne serait pas mal qu'un jour elle teste un sport d'autodéfense. Moi j'ai fait du Krav Maga à un moment avec des copines à l'université ».* Et envisagée par la maman I : *« L'année passée, on a voulu autant leur père que moi, les inscrire à des cours de Krav Maga. [...] On avait aussi expliqué que pour nous aussi c'était important qu'à l'âge où elles allaient commencer à se*

déplacer de plus en plus de façon autonome, vu le monde dans lequel on était, c'était important qu'elle puisse aussi se sentir en confiance et avoir des outils pour se défendre. Probablement qu'elles n'auraient jamais besoin de se défendre, mais juste pour se sentir forte dans le cas où elles étaient embêtées. » (Suite du témoignage en annexe)

Une méthode testée et validée par la fille de 20 ans, experte en Krav-Maga, de la maman N :
« Elle est capable d'aligner quelqu'un par terre, voire même de le tuer. [...] Comme elle faisait du sport trois fois par semaine, il lui fallait quelque chose et son parrain lui a proposé d'essayer le Krav Maga. Elle a accroché et elle a avancé dans ce sport. [...] Après ça elle est partie seule voyager pendant un an. Elle s'est retrouvée dans des situations avec des gars qui l'emmerdaient et à qui elle disait : 'Attention parce que sinon je t'allonge. Tu arrêtes. Je te demande d'arrêter. Je te préviens que si tu ne t'arrêtes pas en fait, je te mets par terre'. Évidemment ça a fait rire tout le monde parce qu'elle est avec ses grands yeux, son collier, son truc et puis elle les fout par terre en fait. Et c'est arrivé plusieurs fois qu'elle foute par terre des mecs qui la font chier. Elle est toujours très tranquille, mais en attendant elle est capable de les étaler. Elle me dit que c'est vrai que pour elle ça change le rapport. »

Chapitre 6 : Entre protection et émancipation : contradictions, négociation et autres instances

6.1 Une éducation à la liberté

« Laisser les enfants se déplacer ou jouer sans surveillance dans les espaces publics urbains est ainsi progressivement devenu un marqueur de négligence voire d'irresponsabilité » (Rivière, 2018, p. 4). Pour autant, un grand nombre des mamans féministes que nous avons interrogées tentent, au contraire, de former leur fille à l'autonomie (c'est-à-dire « la possibilité pour une personne d'effectuer sans aide les principales activités de la vie courante, qu'elles soient physiques, mentales, sociales ou économiques et s'adapter à son environnement ») (Warchol, 2012). « J'aimerais bien qu'elle puisse acquérir de l'autonomie. J'ai pas envie qu'elle ait peur, j'ai envie qu'elle soit armée. [...] C'est beaucoup par les livres, par les podcasts que j'ai envie qu'elle puisse s'émanciper. (...) Le seul truc qui me fait me questionner, c'est toute cette colère que je n'ai pas envie de lui transmettre parce qu'il doit y avoir une manière sereine d'être active dans le combat », explique la maman C.

Les mères féministes refusent la restriction de l'accès à l'espace public pour leurs filles comme la maman G par exemple : « *Je ne veux pas qu'elle se mette des barrières parce qu'elle est une fille. (...) Je crois que mon côté féministe c'est de se dire : 'Tu ne vauds pas moins parce que tu es une femme, rien ne peut t'arrêter parce que tu es une femme et au contraire, tu es une femme, donc vas-y fonce'.* Je ne veux pas qu'elle soit définie par son genre. »

Face à cette volonté de leur apprendre à se réapproprier l'espace public, les mères interrogées sont quelques fois soumises à une tension entre donner plus d'autonomie à leur fille et imposer un cadre qui leur permettrait d'appréhender un certain nombre de dangers auxquels elles pourraient être confrontées. C'est lors de cette tension que « l'encadrement parental contribue sans doute à la fabrique d'un rapport plus ou moins « dominé » ou « dominant » à l'espace urbain » (Rivière, 2017, p. 78). C'est le cas de la maman A qui explique essayer de les « *rendre indépendants, de leur donner une certaine ouverture [...] sur le monde* » tout en imposant « *un cadre* » qui « *minimise les risques* ». Une tension que ressent également la maman B : « *j'ai décidé de leur faire confiance mais c'est hyper dur. J'ai tout le temps besoin de les avoir à l'œil. [...] Je suis hyper parano par rapport à ça donc je passe mon temps à lire des livres. Bien sûr que ça ne les protège pas parce que tu ne peux pas tout contrôler. [...] Il faut quand même vivre mais il faut être conscient qu'il y a des dangers.* » (Suite des témoignages en annexe 3)

« Dans le cadre d'un enseignement explicite d'une posture de vigilance qu'il leur serait indispensable d'adopter, les filles se voient dès lors enseigner 'comment se conduire dans les lieux publics' (Goffman, 2013 cité par Rivière, 2018, p. 12) lorsque l'on appartient au prétendu 'sexe faible'. On attend d'elles qu'elles intègrent dans leur fréquentation ordinaire des espaces public urbains des normes d'usage genrées » (Rivière, 2018, p. 12). Pour les mamans féministes, leur éducation passe par une socialisation complètement différente. Elles prônent en effet une éducation dites égalitaire qui leur permet d'inculquer à leurs enfants (filles ou fils) des valeurs de respect d'autrui nécessaires à l'habitation de l'espace public. C'est ce que prône la maman B, mère d'une fille et de deux garçons : « *[J'inculque une éducation] égalitaire, en tout cas on essaie. [...] J'imagine qu'il y a toujours des biais et qu'on n'arrive pas toujours à faire ce qu'on veut. En tout cas, à la maison on essaie de donner un exemple d'égalité.* ». Pareil pour la maman E, mère d'une fille de 11,5 ans et d'un fils de 9 ans, qui tient à les éduquer à la liberté dans l'égalité : « *Je leur parle tout le temps d'égalité. Je n'ai pas de tabou là-dessus. Ça a commencé assez jeune avec des lectures, avec des réponses non genrées à la maison et un partage des tâches qui est égalitaire entre mon mari et moi* ». Elle poursuit : « *J'ai envie de dire*

à mon fils qu'il n'a pas à faire des commentaires sur quoi que ce soit parce que tout le monde a le droit d'être dans l'espace public. En fait, ce n'est pas l'espace public des hommes avec les filles qui sont là en invitées. J'ai juste envie de lui dire : 'T'es dans la rue c'est tout. Tu vas là où tu dois aller et tu ne commences pas à commenter ce qui t'entoure'. Et j'aimerais bien apprendre à ma fille qu'elle n'a pas à avoir peur et qu'elle peut se balader sereinement. Mais il faut être honnête, c'est plus compliqué que ça.»

Mais également à l'exemplarité des parents, comme en témoigne la maman N qui en a parlé avec sa fille : *«Elle m'a dit qu'elle m'avait toujours regardée. [...] et qu'elle m'a toujours vue faire. Et en fait j'avais le lead, je les emmenais dans des trucs où elle se rendait bien compte que personne d'autre autour d'elle ne faisait des choses comme ça à son âge. »*

Une éducation qui s'établit aussi à l'aide de la/du partenaire de vie, comme l'explique la maman D : *« Je suis vachement aidée par mon mari qui n'a peur quasiment de rien. Il est aussi féministe sans vraiment l'être. Il ne fait aucune différence entre ma fille et le petit. Moi j'ai même des peurs par exemple quand elle va à vélo dans la ville. [...] C'est peut-être une peur qui est irrationnelle. En fait on se complète. Lui, il y va, il fonce. Moi je ne l'aurais jamais fait avec elle [faire du vélo]. »* Pour la maman E, l'absence de son mari dans ce genre de discussion se ressent comme un problème, *« C'est souvent moi qui porte les discussions importantes, mon mari se planque un peu derrière moi. [...] C'est pas qu'il n'est pas actif, c'est juste qu'il me laisse toutes les discussions un peu 'touchy' »*. Une constatation qui dérange aussi la maman A : *« Je pense que l'éducation des garçons, c'est la base. [C'est] super important. Quand je vois mon mari qui n'est pas capable de parler de tout ça avec les enfants, c'est questionnant quand même »*.

Pour Clément Rivière, « les décisions des parents s'appuient ainsi sur l'anticipation de jugements moraux : alors que des responsabilités liées à la sécurité et au comportement de leurs enfants dans les espaces publics pèsent sur leurs épaules, ils se trouvent partagés entre un désir d'encourager la prise d'autonomie de leur enfant et la peur d'être considérés comme de 'mauvais' parents. Dans cette perspective, la diversité des usages qui sont faits du téléphone mobile en vue d'encadrer les mobilités enfantines est révélatrice de certains principes de différenciation de l'intervention parentale » (Rivière, 2018, p. 4).

6.2 La technologie comme outil de réassurance

Ce dilemme liberté/cadre se retrouve aussi pour ces mamans dans celui de prendre la décision de les doter d'un téléphone leur permettant de contacter à tout moment leur fille. Elles le considèrent comme « un outil sécurisant » à utiliser avec parcimonie.

C'est justement ce que nous explique la maman A, spécialisée dans le numérique : « *On a fait comme avec mon fils aîné, elle aura juste un petit téléphone pour pouvoir appeler. [...] Ma difficulté, c'est vraiment le côté lâché prise. [...] On a vécu pendant des milliers d'années sans téléphone, sans Airtag etc. J'ai pas envie de les étouffer. J'ai [...] envie qu'ils aient cette autonomie, cette indépendance. [...] Donc oui pour qu'ils aient un moyen d'appeler s'il y a un problème mais je ne veux pas les fliquer avec de nouveaux outils.* » Pareil du côté de la maman F pour sa fille de 14 ans : « *Elle a un téléphone, elle l'a eu en rentrée en sixième [donc à l'âge de 11 ans] comme elle prenait le bus pour le collège. Donc là on a un contrôle parental. Je le lui ai acheté parce que maintenant elle sort quand même à la piscine avec les copines ou des trucs comme ça. Je lui ai aussi acheté un genre de petit porte-clés où elle peut dégoupiller et ça fait une alarme parce que j'ai quand même toujours peur.* » (Suite des témoignages en annexe 4)

Par ailleurs, « plus de trois quarts des parents achèteraient un téléphone à leur enfant en premier lieu pour être en mesure de le joindre ainsi que pour pouvoir être joignable. Du fait de la présence dans l'absence que permettent les nouvelles technologies, celles-ci semblent favoriser la prise d'autonomie progressive de l'adolescent » (Danet, Martel, Milijkovitch, 2017, p. 57-70). C'est effectivement ce que nous explique la maman L, pour qui ce moyen de communication a été un moyen d'autonomiser sa fille dès le plus jeune âge : « *Elle prenait le tram. [...] Elle avait 10 ans. Et du coup on lui a donné un GSM mais un bête GSM et donc on l'a autonomisée.* » Pareil pour la maman I : « *La grande oui [elle a un téléphone], la petite je viens d'acheter un Nokia pour la maison. La grande a commencé à pouvoir vraiment faire des plus gros trajets seule en première secondaire [donc dès l'âge de 12 ans], je pense que la petite ça sera pareil.* »

Ce dilemme contrôle/paranoïa est aussi questionné à travers la mise en place d'un dispositif de géolocalisation, « véritable instruments de contrôle social par la traçabilité des identités » (Danet, Martel, Milijkovitch, 2017, p. 57-70), leur permettant de connaître l'endroit où se situe leur fille à tout moment. Les avis sont assez divisés sur la nécessité de géolocaliser ou non sa

filles donc nous avons fait le choix de ne pas nous étendre particulièrement sur ce sujet dans cette analyse mais les témoignages sont disponibles en annexe 6.

Les pratiques mises en place par les mères féministes sont nombreuses pour éduquer à la liberté. Alors qu'elles mettent en place des techniques pour nommer sans effrayer et initier à la confiance corporelle, elles apprennent à leurs filles à reprendre l'espace public. Pour autant, quelques limites se dressent face à elles.

Partie III : Les limites et les effets d'une éducation féministe à l'espace public

Cette éducation à la liberté, à l'autonomie et à la confiance en soi, par diverses pratiques, les discours et les outils des mères féministes, ne suffit pourtant pas à permettre à leur fille de se sentir libre de vivre et d'arpenter l'espace public de manière sereine. Certaines limites viennent contrarier l'éducation qu'elles tentent de mettre en place.

Chapitre 7 : Les paradoxes d'une génération hyperinformée ?

Alors que la plupart des mères interrogées se positionnent en faveur de l'acquisition d'un téléphone portable afin que leur fille puisse les contacter en cas de grande nécessité, un constat a été également mis en avant : celui de l'hyperinformation de leur enfant. Selon une étude Eurostat réalisée en 2016, « près de 91% des jeunes de 16-29 ans utilisaient Internet tous les jours, soit un pourcentage plus élevé que celui de la population totale (71%) des utilisateurs quotidiens » (Street, El Asam, Katz, 2025, p. 119-138).

Que ce soit sur le téléphone ou leur ordinateur, les mamans soulèvent la vision d'une génération perçue comme plus sûre d'elle et plus consciente mais aussi plus compliquée à rassurer car « trop au courant » des dangers dans l'espace public. C'est ce qu'explique Clément Rivière : « Le fait d'être constamment... abreuvé de faits divers, toujours plus ou moins morbides et effrayants les uns que les autres, fait qu'il y a une espèce de peur inconsciente qui s'insinue, et qui fait qu'on laisse moins facilement les enfants sortir dehors que ça ne se produisait avant [...] Qu'ils doutent ou non du bien-fondé de la vision du monde que véhiculent les médias, la plupart des parents s'accordent en tout cas pour considérer les informations auxquelles ils se trouvent

exposés comme nettement plus inquiétantes du point de vue de ce qu'elles disent de la sécurité des enfants qu'elles ne l'étaient à 'leur' époque » (Rivière, 2016, p. 14). C'est le cas avec la maman H, mère de deux filles de 12 et 6 ans : « *Je pense qu'aujourd'hui elles ont un peu plus conscience du fait de ce qui pourrait se passer parce qu'elles entendent les médias beaucoup plus que nous on entendait. Elles sont beaucoup plus connectées à la réalité. Est-ce que c'est la réalité ? Je ne sais pas. Mais les informations de gamines qui sont enlevées, qui sont mortes, qui se font violer elles les connaissent. [...] Je pense qu'elles sont beaucoup plus informées que nous on était et elles en ont beaucoup plus conscience. Je pense qu'elles ont beaucoup plus conscience aujourd'hui du danger des inconnus que nous. [...] Je suis pas certaine que ce soit moins bien qu'avant. Je trouve qu'elles parlent beaucoup plus de ce genre d'affaires comme Lyhanna (affaire d'une petite fille tuée en France en 2026).* » Ou notamment la maman E : « *Elles ont plus de sources que nous ne pouvions en avoir. Nous, notre source en fait c'était soit nos parents, soit nos copines. Mais aujourd'hui avec Internet, il y a plein de ressources et à l'école on en parle aussi.* »

Un problème qui peut être vu comme un avantage par la maman F avec sa fille de 14 ans qui considère du coup qu'elle est bien mieux disposée à prendre conscience de ce qui l'entoure : « *Après je pense qu'avec Internet malheureusement elle est ouverte à tout. Et du coup, elle a déjà eu accès à des choses. Elle me dit : 'J'aimerais surtout pas que ça m'arrive, je ne ferai jamais ça'. Je pense qu'Internet finalement ça a quand même du bon.* »

Ce besoin des jeunes filles d'être constamment connectées à Internet pourrait notamment s'expliquer par un phénomène bien connu qu'est le syndrome du FOMO (*Fear of missing something* ou « la peur de rater quelque chose »). Comme l'explique Przybylski et ses collègues en 2013, « nous avons constamment recours à Internet par crainte que d'autres puissent avoir des expériences enrichissantes dont nous ne faisons pas partie. Il s'agit d'une forme d'anxiété sociale qui s'explique par le désir de constamment participer ou être associé aux actions des autres en ligne » (Street, El Asam, Katz, 2025, p. 119-138), comme ne rien rater de l'actualité par exemple. Ce qui expliquerait qu'elles soient toujours au courant de tout ce qu'il se passe dans l'espace public et développent elles-mêmes une peur de s'y promener.

Chapitre 8 : Une émancipation socialement située

Une autre limite à l'éducation féministe des mamans provient de la classe sociale dont celles-ci sont issues. La préparation à l'espace urbain est différenciée selon la classe sociale à laquelle

les parents, et par extension les femmes interrogées pour cette étude, interviennent. En effet, toutes les mères ne disposent pas des mêmes ressources pour aborder la problématique de l'éducation féministe de la même manière (activités structurantes, autodéfense, mobilités accompagnées, discussion autour des bonnes pratiques à adopter ou encore disponibilités pour pouvoir aborder le sujet avec son enfant). Les familles ne sont pas toutes logées à la même enseigne et toutes les mères ne disposent pas des mêmes ressources pour transmettre cette confiance.

Pour les parents les moins dotés en capital culturel et social, il s'avère que « la dangerosité perçue des espaces publics urbains pour les filles (et de manière plus générale pour les femmes) ne fait guère l'objet des discussions, et la différence sexuée des usages de la ville n'est pas questionnée », les différences questionnées allant même jusqu'à être « associées à des causes biologiques » (Rivière, 2019, p. 193). Dans son analyse « Violence dans l'espace public », Florence Maillochon rajoute par ailleurs que le lieu d'habitation ainsi que les caractéristiques individuelles et sociales ont un impact dans la manière de vivre ou de côtoyer le même environnement social puisqu'elles vont déterminer notamment « les manières de se déplacer, de consommer, de profiter de loisirs extérieurs » qui correspondent à des manières différentes d'exploiter l'espace public (Maillochon, 2004, p. 217).

Clément Rivière nous explique que « la spécificité du rapport au temps des parents des classes moyennes-supérieures, [tend] à s'inscrire dans une posture d'anticipation de l'avenir et du développement de l'enfant, objet d'une véritable préparation à la pratique autonome de la ville » (Rivière, 2017, p. 72). Selon lui, une « enquête collective sur la vie des enfants dans des quartiers gentrifiés a par ailleurs montré récemment comment leurs pratiques de mobilité et de jeu en extérieur peuvent différer en fonction des propriétés sociales des familles au sein d'un même espace de résidence » (Rivière, 2017, p. 66). En effet, « la socialisation urbaine des enfants s'inscrit dans des logiques éducatives liées aux propriétés sociales des parents : les moyens financiers, la taille du logement, le rapport à la maîtrise des activités et des fréquentations des enfants, le rapport au temps » (Rivière, 2017, p. 66). De ce fait, les familles issues des classes moyennes-supérieures mettraient en place diverses pratiques anticipatrices lors de la socialisation urbaine de leurs enfants (Rivière, 2017, p. 68). Ainsi les enfants de ces familles-là « feraient l'objet d'un véritable entraînement à la prise autonome des transports en commun » (Rivière, 2017, p. 71) contrairement aux familles populaires qui rendraient plus

tardive le fait d'emprunter les transports en commun de manière autonome (Rivière, 2017, p. 71).

Ce que confirment les mères interrogées qui appartiennent pour la plus grande partie d'entre elles, aujourd'hui, à la classe moyenne voire supérieure. C'est le cas de la maman D qui admet mettre en place ce qu'il faut pour aiguiller sa fille vers l'autonomie et la sérénité dans l'espace public : *« Je pense que quoi qu'on fasse, en fait on va essayer de tout faire pour les aider au maximum et leur donner les outils pour qu'ils s'en sortent. Mais après c'est à eux de faire avec ce qu'on leur donne. Tu ne sais jamais comment ça va finir, comment ils vont intérioriser tout ça. [...] Ce qui est marrant, c'est de voir que quand elles ne sont pas encore dans l'espace public, elles n'ont aucune crainte à cet âge-là. Elles ne se rendent pas compte. Elle a une confiance en elle qui est hyper développée parce que rien ne lui est jamais arrivée. Et j'ai l'impression que ça va très vite en fait. »* Tout comme la maman K, qui explique avoir préparé très rapidement sa fille à l'espace urbain : *« J'ai essayé de ne pas l'enfermer. Et d'un côté, moi j'avais des copines qui prenaient leur fille à la sortie de l'école dans la bagnole et puis qui les déposaient devant chez elles et où elles ne faisaient rien seules. [...] Ma fille, première année de secondaire [12 ans], elle a pris le bus elle était dans l'espace public. Donc ils étaient à deux, avec son frère, pendant un temps, puis un moment son frère il m'a dit : 'Moi je vais pas faire un baby-sitter' [...]. Et donc elle s'est gérée. »*

Pour autant la question de l'habillement tente d'être contrecarrée par certaines mamans féministes que nous avons pu interroger. En effet, *« le contrôle sur l'habillement des femmes semble plus systématique dans les familles des classes moyennes et supérieures, un effort de transmission des 'normes de la bonne mesure vestimentaire' (Mardon, 2010 cité par Rivière, 2019, p. 195), s'opérant en vue de limiter le risque que les filles ne se fassent remarquer, importuner et éventuellement agresser »*. Ce qui va à l'encontre des témoignages de plusieurs mères comme la maman J : *« J'essaie de leur apprendre que tout ce qui compte, c'est qu'elles soient bien dans leurs fringues, qu'elles soient couvrantes ou qu'elles ne soient pas couvrantes. [...] C'est une analyse de danger et du risque. Est-ce que finalement elles devraient s'habiller différemment par rapport au risque probable ? Quel est le lien de cause à effet ? Je ne sais pas. Moi je considère que les violences dans la rue [n'ont] rien à voir avec la manière dont les gens s'habillent. C'est un problème d'hommes, un problème de domination, un problème de contrôle et qu'au final si les femmes se font agresser dans la rue, ce n'est pas parce qu'elles sont en short, c'est pas qu'elles sont des femmes et parce que les hommes ne savent pas se contrôler. Et donc*

mes enfants je leur laisse vraiment une grosse grosse grosse liberté en termes d'habillement. Si elle veut mettre des crop tops, je pense vers 11 ans et je me suis dit : 'Ma chérie t'as un très beau ventre, ça te va super bien. Si tu veux mettre des crop top, mets un crop top' » nous confie-t-elle.

Chapitre 9 : Un horizon politique en tension : entre remontée du masculinisme et projet d'« habiter le monde sans peur »

L'horizon éducatif n'est pas stable : il doit se réajuster à des reconfigurations contemporaines des rapports de genre. Alors qu'en 1914, Madeleine Pelletier parlait d'une « éducation féministe des filles », « c'est-à-dire visant 'l'affranchissement' politique, social, moral, et futur, de toutes les femmes » (Kolly, 2013), un siècle plus tard, l'éducation féministe des filles à l'espace public reste un projet toujours à recommencer.

Le projet éducatif de ces mères féministes doit en effet encore jongler avec de nouvelles tensions contemporaines : la montée du masculinisme et des réactions anti-MeToo (mouvement mondial de libération de la parole des femmes victimes de violences sexuelles lancé suite à l'affaire Weinstein en 2017) (Mestrer, Moro, 2018, p. 133-136).

C'est ce que mettent en exergue certaines mamans, qui parlent d'une génération de filles plus sûre d'elles mais qui restent confrontées à des garçons dont la mentalité ou le comportement n'évoluent pas, ou même devient plus réactionnaire, sur les questions d'égalité et de place de la femme dans la société et donc dans l'espace public. C'est le cas de la maman E : « *Le comportement des filles change. Elles ont moins peur de dénoncer ce qui leur paraît choquant. Elles ont moins peur d'utiliser leur sens de la répartie et ça je trouve que c'est vraiment chouette. Mais les comportements des hommes ne changent pas. Enfin, pas assez en tout cas* ». (Suite du témoignage en annexe 8)

D'autres mamans pointent, quant à elles, du doigt un phénomène encore plus inquiétant ces dernières années : la montée de la polarisation entre filles et garçons et le problème que sous-tend la montée en grade du masculinisme. Il est qualifié comme une idéologie qui « s'attaque aux progrès de l'égalité » en promouvant « une virilité figée et discriminante, masquant la volonté de conserver un pouvoir contesté » (Le Carnet Psy, 2025). Celui-ci a été considéré

comme une véritable menace et « un enjeu de sécurité publique » par le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes dans son rapport annuel sur l'état des lieux du sexisme en France, alors que ses partisans, qui prospèrent sur les réseaux sociaux, continuent d'encourager la haine des femmes » (Moritz, 2026) via « le harcèlement, le contournement du consentement ou simplement le retrait volontaire de toute relation durable avec les femmes » notamment (Radio France, 2026). Bien que la génération Z (celle dans laquelle se retrouvent les filles nées entre 1997 et 2012) soit plus sensibilisée « aux enjeux d'égalité, de diversité et d'inclusion [...] c'est aussi celle au sein de laquelle les contenus de la manosphère semblent connaître la plus forte progression » mis en avant par des influenceurs qui, sous couvert de développement personnel, ou encore de sport, par exemple, vont diffuser leurs idées. » (Neveu, 2026).

Malgré le fait que les mamans notent un féminisme plus revendicatif du côté de leur filles, elles constatent effectivement la montée de plus en plus importante de l'idéologie masculiniste présente chez les hommes : « *Les filles sont quand même plus revendicatives, parce qu'elles ont beaucoup plus d'outils que ce que nous on avait. Et en même temps, j'ai pas l'impression que ça évolue beaucoup du côté des garçons, à la limite au contraire. J'ai l'impression que cela va un peu plus vers une polarisation quand même. Que leur génération va être encore plus polarisée que la nôtre entre filles et garçons. Et que donc l'enjeu va être pour elles de naviguer là-dedans. Du coup, elles ont peut-être moins l'injonction que tout passe par les garçons.* » Ce que relève aussi la maman J, enseignante en primaire dans une école en France : « *Il me semble que les filles deviennent par contre de plus en plus indépendantes, féministes, et qu'elles prennent leur voix, leur place. Mais que de l'autre côté, on a un contre-pouvoir qui part vraiment en vrille avec les masculinismes [...] qui cherchent de nouveau à contrôler de plus en plus l'état et le corps des femmes. Donc à la fois je fais confiance à mes enfants parce que je pense que dans la génération suivante la plupart des filles seront bien élevées et un peu plus féministe. Je pense que plus elles sont féministes, plus elles veulent prendre leur place.* » (Suite du témoignage en annexe 9)

Cette éducation féministe à se sentir libre dans l'espace public, qu'abordait déjà Madeleine Pelletier en 1914, risque, plus d'un siècle plus tard, donc d'être mise à mal par des facteurs extérieurs qui viennent limiter la portée de l'émancipation et de la sérénité de leur fille. Ces facteurs vont avoir un impact sur la possibilité d'habiter le monde sans peur que souhaitent enseigner les mères féministes à leurs filles.

CONCLUSION

« Habiter le monde sans peur » : cette formule tirée du titre de ce mémoire résume à elle seule l'ambition - aussi modeste et politique - des quinze mères féministes rencontrées au cours de cette recherche. Au terme de notre analyse, le constat s'impose que la peur de l'espace public n'est ni naturelle ni figée. Elle se construit socialement mais peut tout autant se déconstruire par la transmission de ces mères engagées vers plus d'égalité et de liberté de circuler dans l'espace public pour leur fille.

Pour le démontrer, nous avons donc réalisé des entretiens semi-directifs auprès de quinze mères dites « féministes », rencontrées soit par Internet soit par effet boule de neige auprès de notre entourage plus proche. Celles-ci se décomposent en trois groupes : des mamans de filles de 5 à 10 ans, 11 à 18 ans, et plus que 18 ans et résidant soit en Fédération Wallonie-Bruxelles soit en France. Leur lieu de naissance, d'habitation actuelle ainsi que leur situation économique nous ont permis de découvrir et de mieux comprendre certaines techniques mises en place dans le cadre de leur éducation féministe envers leur fille.

Cela nous a en effet permis de valider la 1^{er} hypothèse de ce travail que la peur de l'espace public auprès des jeunes filles et des femmes est bien issue d'une socialisation genrée, produite par la famille, l'école et les pairs et qu'elle n'est donc pas le fruit d'une origine 'naturelle' attribuée aux femmes par la naissance. En effet, l'analyse de la disposition genrée de l'espace public et des actes de violence des hommes sur les femmes montrent une fois de plus à quel point finalement l'État sert les intérêts du groupe dit « dominant » que sont les hommes (Debauche, Hamel, Kac-Vergne, 2013, p. 96). C'est ce que l'on constate en analysant l'espace public comme un endroit genré, hiérarchisé et menaçant dans lequel les hommes ont implicitement le monopole des usages et des horaires qui poussent les filles et les femmes à ne faire qu'y passer. Quand elles 'osent' s'y aventurer et y prendre leur place comme les hommes en s'y promenant, s'asseyant, empruntant les transports en commun etc. elles sont, et cela dès la puberté, victimes de violences en continu s'exerçant de la 'simple' remarque à l'agression physique et psychologique. Dès lors, et pour se protéger un maximum, elles vont adopter des méthodes allant de l'intériorisation des techniques d'évitements (itinéraires pensés au préalable, adaptation de la tenue, choix du mode de transport, etc.) à l'auto-exclusion de l'espace public. Cette peur socialement construite et intériorisée provient chez les mères interrogées de traumatismes liés à leur propres expériences de l'espace public mais également de peurs partagées provenant d'événements marquants comme les années Dutroux. Malgré cette peur

historiquement située et profondément empreinte de leur vécu, elles vont néanmoins s'efforcer de ne pas la transmettre à leur propre fille. Elles vont donc faire en sorte de nommer les risques plausibles auxquels elles pourraient être confrontées dans l'espace public sans pour autant inculquer la peur. On observe également une différence dans les niveaux de peur et dans les expériences de violences selon que les mères ont été éduquées et résident dans les grandes villes, des villes plus petites ou des villages. Néanmoins, des disparités dans la peur peuvent apparaître au regard de la socialisation qu'elles ont elles-mêmes connues.

Comme questionnée dans l'hypothèse 2, les mères féministes vont mettre en place des contre-pratiques éducatives visant à transmettre à leurs filles de la confiance en soi, de l'autonomie et un sentiment de légitimité à circuler dans l'espace public. Elles vont ainsi les encourager verbalement pour leur donner confiance en elles et en leurs capacités, tout en leur proposant de s'adonner à des activités structurantes leur permettant de développer cette confiance en elles. C'est le cas de pratiques comme le théâtre, le scoutisme ou encore les voyages. Elles vont aussi valoriser des pratiques comme le vélo qui leur permet, en tant que femmes, de se sentir plus libres et en sécurité dans l'espace public. Elles vont également leur enseigner l'importance de la sororité et du droit de se défendre lorsqu'elles ne se sentent pas en sécurité dans l'espace public.

Mais ces mères sont cependant tiraillées et traversées par des tensions structurelles qui oscillent entre protection et émancipation, du fait des violences réelles, des normes sociales et des institutions qui reconduisent le contrôle des filles comme interrogé dans l'hypothèse 3. Elles consacrent beaucoup de temps et d'énergie pour éduquer leurs filles à la liberté tout leur en imposant cet outil de réassurance qu'est le téléphone portable, pour rester en contact avec elles. Leur éducation va également se trouver limitée par des problématiques comme l'hyperinformation à laquelle sont confrontées leur filles, qui les conduisent à être au courant de tout ce qu'il se passe dans l'espace public et à développer par elles-mêmes leurs propres traumatismes et peurs. L'éducation émancipatrice va aussi se voir naturellement limitée par leur classe sociale et leur accès différencié à des ressources (comme les activités extrascolaires, l'autodéfense, la mobilité accompagnée). Dans leur projet 'd'habiter le monde sans peur', les mères féministes vont devoir composer avec un nouveau phénomène global, et inquiétant, qui va à l'encontre de la confiance à habiter l'espace public qu'elles souhaitent transmettre, qu'est la dangereuse montée de l'idéologie masculiniste. Cette problématique va les obliger à continuellement réadapter et renforcer leur projet d'éducation féministe. Il ne s'agit alors pas

d'abolir toute peur, mais de transformer le rapport au corps, au risque et à la présence dans l'espace public. Leur transmission visera avant tout la légitimité à vivre l'espace public, à s'y sentir en confiance et en droit d'être là comme n'importe quel individu.

Ce mémoire apporte plusieurs éléments qui viennent enrichir et nuancer la littérature existante. Premièrement, en s'appuyant sur la publication sur l'éducation féministe de Madeleine Pelletier, en 1914, cette recherche montre que, même un siècle plus tard, le projet d'une éducation des filles à la liberté et à la confiance dans l'espace public reste grandement d'actualité. D'autant que face à la montée de la menace qu'est le masculinisme ou le *backlash* post-MeToo, cette transmission féministe n'a d'autre choix que de se renouveler sans cesse.

Deuxièmement, ce travail met en évidence un événement central, générationnel et géographiquement situé que sont les affaires Dutroux et Julie et Mélissa, comme matrice structurante de la vigilance parentale contemporaine en Belgique. Cet événement montre à quel point les mères nées ou élevées en Belgique, sont marquées par ce contexte historique et situé de la peur qu'elles ont elles-mêmes connue de la part de leurs propres parents. Elles peuvent marquer par la même occasion leurs propres pratiques éducatives individuelles.

Troisièmement, ce mémoire met en avant l'hyperinformation des jeunes filles qui sont, à travers la facile accessibilité d'Internet par de multiples canaux, mises au courant et donc plus conscientes des événements dangereux qui ont lieu dans l'espace public. Elles deviennent ainsi plus conscientes de la réalité, des dangers et paradoxalement plus difficiles à rassurer, interrogeant ainsi les limites de la stratégie éducative mis en avant par leurs mères féministes.

Enfin, notre analyse met en avant le fait que l'éducation féministe est socialement différenciée. Les ressources auxquelles les mères peuvent avoir accès dans leur éducation (comme accès à des activités structurantes, à l'autodéfense, à l'utilisation d'un vélo etc.) varient fortement selon le milieu social des mères à l'éducation féministe. Ceci invite à repenser l'universalisme du féminisme maternel mais également la transmission de la confiance et de la légitimité comme traversée par des rapports de classe.

Certaines limites sont néanmoins à relever dans l'élaboration de ce mémoire et notamment dans sa méthodologie. On notera, par exemple, le biais de recrutement qui est à l'origine de la présence de la majorité de mamans interrogées issues de la classe moyenne. Ceci réduit en effet la possibilité d'analyser, et de vérifier, plus en profondeur l'impact de la classe sociale sur la

transmission émancipatrice des mamans à leur fille. Bien qu'il y ait la présence de deux couples aux origines mixtes et un couple lesbien, la représentativité intersectionnelle et la dimension culturelle des témoignages des mamans n'est pas non plus représentée de manière équitable. La longueur imposée par cette recherche ne nous a pas permis de développer davantage certains témoignages de mères, ni de donner la parole aux filles elles-mêmes. Certains témoignages ont par ailleurs été mis en annexe. La dernière limite à mettre en avant est celle du discours réflexif des mamans interviewées qui, en se définissant elles-mêmes comme féministes, possèdent déjà du vocabulaire, une grille d'analyse et une conscience critique de leur propre pratique éducative. Ce biais peut amener à des réponses plus construites en justifiant leurs choix éducatifs que ne pourraient l'avoir d'autres mamans qui n'ont pas le même bagage. Il peut également y avoir un décalage entre le discours/l'intentionnalité de leurs pratiques et la pratique réelle de ce qu'elles mettent quotidiennement réellement en œuvre. Mais également la façon dont les filles le perçoivent. D'où l'intérêt de confronter le discours des mères à sa réception par les filles.

Suite à la réalisation de cette étude, nous avons pu en tirer quelques recommandations :

A l'instar des mamans interviewées lors de cette étude, nous recommandons une écoute active du ressenti et des émotions des enfants, qu'ils soient filles ou garçons afin de pouvoir développer une écoute et une communication active. Pour les parents de garçons, il est primordial d'éduquer, dès le plus jeune âge, à l'égalité mais également au consentement. Une donnée plus qu'importante pour construire les hommes de demain et pouvoir déconstruire une société, et un espace public, largement monopolisée par les hommes.

Un autre point important concerne les témoignages des mamans qui peuvent s'appuyer sur l'investissement de leur partenaire dans l'éducation féministe et sans peur envers leur fille. Cela souligne à quel point leur présence, aux fil de l'évolution de leurs filles et de la transmission de la confiance, est importante dans la construction de ces jeunes filles et dans leur capacité à affronter l'espace public.

Cette recherche tel qu'elle se présente peut largement amener vers d'autres sujets de recherche qu'il serait intéressant d'étudier dans leur globalité. Premièrement, en prenant le contexte du masculinisme, il serait alors intéressant de creuser plus profondément ce thème d'une éducation féministe en constante renouvellement. Deuxièmement, nous avons ciblé plus particulièrement ici les dangers auxquels nous pourrions être confrontés dans l'espace public et non les dangers

auxquels les jeunes filles/femmes sont confrontées dans leur entourage proche comme les violences à caractère pédophile ou les viols ‘de proximité’ (amis, collègues...). Une troisième piste serait de pouvoir interroger les filles de ces mères féministes afin de comprendre l’étendue de la réussite de l’éducation dont elles ont pu bénéficier.

BIBLIOGRAPHIE :

- Boutin, G. (2018). L'entretien de recherche qualitatif (2eme éd.). Quebec : Presses de l'Université du Quebec.

- Bozon, M. (2004). ENVEFF, les violences envers les femmes. Une enquête nationale. *La documentation française*. 1(11). 199-208. <https://shs.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2004-1-page-199a>

- Bozouls, L., Delon, M., (2025) Faire boule de neige. *Revue française de sociologie*, 2(66), 339-364. <https://shs.cairn.info/revue-revue-francaise-de-sociologie-2025-2-page-339?lang=fr>

- Claes, M., (2018). Union Francophone des Associations de Parents de l'Enseignement Catholique. <https://www.ufapec.be/files/files/analyses/2018/0918-Place-filles-garcons-cours-recre.pdf>

- Condon, S., Lieber, M., Maillochon., F. (2005). Insécurité dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines. *Revue française de sociologie*, 46(2), 265-294. <https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-1-2005-2-page-265?lang=fr>

- Coutras, J. (1993). La mobilité des femmes au quotidien : un enjeu des rapports sociaux de sexe ?. *Les Annales de la recherche urbaine*, 59-60, 163-170. https://www.persee.fr/doc/ar_0180-930x_1993_num_59_1_1738

- Danet, M., Martel, L., Milijkovitch R. (2017), Nouvelles technologies : frein ou soutien de la relation parent-enfant ?. *Couple, famille et numérique*, 3(217), 57-70

- DORLIN, Elsa (2019). *Se défendre*, Paris : Le découverte, 170 p.

- F, Degavre., A, Lasserre, Epistémologies de la recherche en études de genre, 24/10/2025

- GeoConfluences. (2026). Espace public. <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/espace-public>

- Granié, M-A. (2010). Socialisation au risque et construction sociale des comportements de l'enfant piéton : éléments de réflexion pour l'éducation routière. *Enfances, Familles Générations*. (12), 88-110. <https://journals.openedition.org/efg/6492?lang=en>
- Groupement pour l'Etude des Transports Urbains Modernes. (2007). Le succès du vélo offre l'opportunité intégrée de l'espace public au profit des modes alternatifs. *Transports urbains*, 2(111), 1-5. <https://stm.cairn.info/revue-transports-urbains-2007-2-page-1?lang=fr>
- Héritier-Augé, F. (2009). *Une pensée en mouvement*. Hors Collection
- Institut pour l'égalité des femmes et des hommes. (2026). Comprendre le consentement. <https://aide.igvm-iefh.belgium.be/fr/comprendre-le-consentement>
- Institut pour l'égalité des femmes et des hommes. *Aperçu de statistiques ventilées par genre et d'indicateurs de genre disponibles au niveau fédéral belge*. (2023). . <https://www.rtbf.be/article/violences-sexistes-dans-l-espace-public-est-ce-qu-on-en-aura-fini-un-jour-11679044>
- Imbert, G. (2010). L'entretien semi-directif: à la frontière de la santé publique et de l'anthropologie. *Recherche en soins infirmiers*, 102(3), 23-34
- Kolly, B. (2013). « Du féminisme dans et par l'éducation. Regard sur L'éducation féministe des filles de Madeleine Pelletier, *Le Télémaque*, 1(43), p. 127 à 138.
- Le Carnet Psy. (2025). Le Cairn. <https://shs.cairn.info/liste-lecture/qcEcxsq?lang=fr>
- Lejeune, C. (2014). Manuel d'analyse qualitative (1^{er} éd.). Louvain-la-Neuve : DeBoeck Supérieur.
- Lieber, M. (2002). Le sentiment d'insécurité des femmes dans l'espace public : une entrave à la citoyenneté ?. *Nouvelles Questions Féministes*, 21(1), 41-56
- Lieber, M. (2011). Ce qui compte et ce qui ne compte pas : usage des statistiques et Violences faites aux femmes. *Cahiers du genre*. 3(2). 157-177
- Maillochon, F. (2004). Violences dans l'espace public. *Femmes et Villes*, (8), 207-224.

- Mestre, C., Moro, M-C. (2018). Me too, femmes exilées et d'ici, femmes du sud et du nord, femmes blanches et noires, *L'Autre*, 2(19), 133-136. <https://shs.cairn.info/revue-l-autre-2018-2-page-133?lang=fr>

- Moritz, T. (2026, 21, 01). Montée du masculinisme en France : » C'est un enjeu de sécurité publique ». *RFI*. <https://www.rfi.fr/fr/france/20260121-mont%C3%A9-du-masculinisme-en-france-c-est-un-enjeu-de-s%C3%A9curit%C3%A9-publique>

- Mozziconacci, V. (2022). Qu'est-ce qu'une éducation féministe ? (1^{er} éd.). Paris, France : Editions de la Sorbonne.

- Neveu, P. (2026, 21, 6). Masculinisme : derrière le recyclage d'une panique morale récurrente, l'aveuglement sur les réelles difficultés des jeunes hommes d'aujourd'hui. *Atlantico*. <https://atlantico.fr/article/decryptage/masculinisme-derriere-recyclage-panique-morale-recurrente-aveuglement-sur-les-reelles-difficultes-des-jeunes-hommes-aujourd'hui-generation-z-reseaux-sociaux-Pascal-Neveu>

- Observatoire national des violences faites aux femmes (2025). Les violences sexistes et sexuelles dans les transports en commun. <https://arretonslesviolences.gouv.fr/sites/default/files/2025-03/Lettre%2023%20Observatoire%20national%20des%20violences%20faites%20aux%20femmes.pdf>

- Perspective Brussels. (2026). Vers une ville inclusive. Gender mainstreaming de la planification du territoire. https://perspective.brussels/sites/default/files/documents/gender_mainstreaming_diagnostic.pdf

- Plan interfrancophone de lutte contre les violence faites aux femmes, (2025). Plan interfrancophone de lutte contre les violence faites aux femmes <https://media.licdn.com/dms/document/media/v2/D4E1FAQH6nMeDeIAaiA/feedshare-document-sanitized-pdf/B4EZ.S.fz8HoA8-/0/1784877286760?e=1785934800&v=beta&t=1Ex08RCG5zNhwpAyvkPpDRjQ9YAmiliqPd4KVJTA-Fs>

- Plan International Belgique. (2026). Pourquoi une campagne de sensibilisation contre le harcèlement sexiste et les violences sexistes et sexuelles dans l'espace public et le monde de la nuit ?. <https://www.jointhefam.brussels/fr#la-campagne>
- Radio France (2026, 24, 6). Un rapport du Sénat considère le masculinisme comme un « risque réel pour notre démocratie et notre cohésion ». *Radio France*. <https://www.radiofrance.fr/franceinfo/podcasts/les-documents-franceinfo/un-rapport-du-senat-considere-le-masculinisme-comme-un-risque-reel-pour-notre-democratie-et-notre-cohesion-4618620>
- Riutort, P. (2013). *Première leçons de sociologie*. France : Presses universitaires de France
- Rivière, C. (2016). « Les temps ont changé ». Le déclin de la présence des enfants dans les espaces publics au prisme des souvenirs des parents d'aujourd'hui. *Les Annales de la recherche urbaine*. (111). 6-17
- Rivière, C. (2017). La fabrique des dispositions urbaines. *Actes de la recherche en sciences sociales*. 1(216-217). 64-79
- Rivière, C. (2018). Entre méfiance, prudence et politesse : quand les parents enseignent à leurs enfants comment se conduire dans les espaces publics urbains à Paris et Milan. *Enfance Famille Générations*. (30). <https://www.erudit.org/fr/revues/efg/2018-n30-efg04503/1058682ar/>
- Rivière, C. (2019). Mieux comprendre les peurs féminines : la socialisation sexuée des enfants aux espaces publics urbains. *Sociétés contemporaines*. 3(115), 181-205. <https://shs.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2019-3-page-181?tab=resume>
- Sayagh, D. (2021). Le vélo à l'adolescence sous le regard de la santé : révélateur et support des rapports sociaux de sexe, de classe et de territoire. *Movement & Sport Sciences – Science & Motricité* (110). 79-93. <http://doi.org/10.1051/zm/2020018>
- Sayagh, D. (2022). Du vélo entre pairs durant l'adolescence dans ou contre l'ordre du genre. *Agora débats/jeunesse*. 1(90), 41-56. <https://shs.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2022-1-page-41?lang=fr>

- Street, C., El Asam, A., Katz, Adrienne. (2025) Le bien-être numérique des jeunes: optimiser le potentiel et minimiser les risques. Dans Hors Collection (Edit.), *Les jeunes, l'inclusion sociale et le numérique* (pp. 119-138). Strasbourg, France. Conseil de l'Europe
- Warchol, N. (2012). Autonomie. Dans Mallet conseil (Edit.), *Les concepts en sciences infirmières* (pp.87-89). Lyon, France : Hors collection

ANNEXES :

Annexe 1 : Tableau des données concernant les mères interviewées

Pseudo	Lieu de naissance	Situation familiale	Age	Enfants	Niveau d'études	Emploi	Habitation	Situation socio-économique de naissance	Situation socio-économique actuelle
Maman A	Bruxelles (FWB)	Marié au papa de ses enfants	39	Fille de 7 ans et fils de 5 et 10 ans	Universitaire	Indépendante dans la parentalité numérique	Bruxelles (FWB)	Classe moyenne supérieure / aisée	Classe moyenne supérieure / aisée
Maman B	Strasbourg (France)	Marié au papa de ses enfants	35	Fille de 5 ans et fils de 2 et 7 ans	Universitaire	Sage-Femme	Forest (FWB)	Classe moyenne supérieure / Aisée	Classe moyenne supérieure / Aisée
Maman C	Liège (FWB)	Mariée à la maman de sa fille	41	Fille de 7 ans	Universitaire	Comédienne	Woluwé-Saint-Etienne (FWB)	Classe moyenne	Classe moyenne
Maman D	Charleroi (FWB)	Séparée du papa de sa fille	38	Fille de 8 ans et un fils de 4 ans	Universitaire	Coordnatrice sécurité et santé sur le chantier	Mons (FWB)	Milieu Favorisé / Bourgeois	Classe Moyenne
Maman E	Arras (France)	Mariée au papa de ses enfants. Famille mixte	43	Fille de 11,5 ans et fils de 9 ans	Universitaire	Enseignante	Lomme (France)	Classe moyenne	Classe moyenne supérieure
Maman F	Strasbourg (France)	Pacsé au papa de ses enfants	39	Fille de 14 ans et fils de 8 ans	Universitaire	Conseillère financière	Meistratzheim (France)	Classe moyenne	Classe moyenne
Maman G	Bruxelles (FWB)	Mariée au papa de ses enfants	36	Fille de 10 ans et un fils de 6 ans	Universitaire	Gestionnaire de projet dans un service public fédéral	Forest (FWB)	Classe moyenne	Classe moyenne
Maman H	Sélestat (France)	Divorcée du papa de ses enfants	39	Fille de 12 ans et six ans	Universitaire	Gestionnaire grands comptes	Sélestat (France)	Milieu ouvrier / populaire	Classe moyenne supérieure / Aisée

Maman I	Bruxelles (FWB)	Séparée du papa de ses filles. Famille mixte	39	Filles de 11 ans et 13 ans	Universitaire	Travaille dans une administration fédérale	Bruxelles (FWB)	Classe moyenne	Classe moyenne
Maman J	Woluwé-Saint-Lambert (FWB)	Divorcée du père de ses filles	42	Fille de 10 ans et 12 ans	Universitaire	Travaille dans une entreprise de communication	Rhode-Saint-Genèse (FWB)	Classe moyenne	Classe moyenne supérieure/aisée
Maman K	La Garenne Colombes (France)	Mariée au papa de ses enfants	56	Fille de 25 ans et fils de 29 ans	Universitaire	Consultante en communication	Uccle (FWB)	Classe Moyenne	Classe moyenne supérieure/ aisée
Maman L	Bruxelles (FWB)	Mariée au papa de ses enfants	54	Fille de 22 ans et fils de 24 ans	Universitaire	Fait de l'acceptation d'assurance dans une compagnie d'assurance	Kraainem (FWB)	Classe moyenne	Classe moyenne supérieure/ aisée
Maman M	Massy (France)	Séparée du papa de ses enfants. Famille mixte	47	Fille de 18 ans et fils de 21 ans	Universitaire	Employée administrative	Ixelles (FWB)	Classe moyenne	Classe moyenne supérieure/ aisée
Maman N	Uccle (FWB)	En procédure de divorce du papa de ses enfants	52	Fille de 20 ans et fils de 23 ans	Universitaire	Directrice d'un incubateur pour jeunes entrepreneurs	Uccle (FWB)	Milieu favorisé/ bourgeois	Classe moyenne supérieur/aisée
Maman O	Louvain	Séparé du papa de ses filles	63 ans	Filles de 38, 40, 42 et 43	Universitaire	Correctrice	Essaouira (Maroc)	Classe moyenne	Classe moyenne

Annexe 2 : Caneva d'entretiens

1. Présentation et contexte familial

Objectif : situer la participante.

- 1. Pouvez-vous vous présenter brièvement ? (âge, lieu de naissance, profession, situation familiale, niveau d'étude)**
- 2. Comment décririez-vous le milieu socio-économique dans lequel vous avez été élevée ?**
 - Milieu populaire/ouvrier
 - Milieu populaire/employé
 - Classe moyenne
 - Classe moyenne supérieure/aisée
 - Milieu favorisé/bourgeois

Quel est, selon vous, votre milieu socio-économique actuel ?

- Milieu populaire/ouvrier
- Milieu populaire/employé
- Classe moyenne
- Classe moyenne supérieure/aisée
- Milieu favorisé/bourgeois

- 3. Quel âge a votre fille / vos filles ? Ainsi que les autres enfants ?**
- 4. Où vivez-vous (ville, quartier, rural/urbain) ?**
- 5. Comment décririez-vous votre manière d'éduquer vos enfants en général ?**

2. Construction personnelle de la mère à l'espace public

Objectif : comprendre l'expérience personnelle de la mère.

1. **Quand vous étiez enfant, à l'adolescence, et même maintenant, comment avez-vous vécu l'espace public (rue, transports, sorties) ?** Demander des repères d'âges ou des événements/expériences formatrices.
2. **Aviez-vous reçu des consignes particulières concernant votre sécurité ?** Sentiment de liberté ou de restriction ?

Relance : Y a-t-il eu des événements marquants pour vous durant ces périodes ? Si oui, est ce que ça a changé quelque chose ?

3. **Comment vous sentez-vous aujourd'hui quand vous circulez dans l'espace public ? Avez-vous rencontré des expériences de harcèlement ou d'autres violences ?**
4. **Avez-vous le sentiment que ces expériences influencent aujourd'hui la manière dont vous éduquez votre fille (ou votre fils) ?**

3. Transmission féministe

Objectif : comprendre les valeurs éducatives.

5. **En quoi définiriez-vous votre éducation comme féministe ?**
6. **Comment parlez-vous avec votre fille (et/ou votre fils) de la question de l'égalité entre les filles et les garçons ?**
7. **Quelles sont les valeurs particulières que vous souhaitez lui transmettre concernant le fait de circuler dans l'espace public librement ?**

Relance :

-> Et chez votre fils ?

-> Votre partenaire est-il/elle en accord avec vous ?

4. Socialisation à la prudence et à la peur

Objectif : comprendre comment la peur circule dans la socialisation.

- 8. Quand pensez-vous qu'il est nécessaire d'éduquer votre fille à faire attention dans l'espace public ? En est-il de même avec votre fils ?**
- 9. Selon vous, d'où viennent principalement ces consignes de prudence (famille, école, médias, pairs...) ?**
- 10. Avez-vous remarqué si ces consignes avaient un caractère normatif ou injonctif ?**
- 11. Avez-vous connaissance de situations où votre fille a été confrontée à ces normes de prudence ou injonctions ? Et votre fils (s'il y en a un) ?**

5. Discours sur le danger

- 12. Comment parlez-vous des dangers potentiels dans l'espace public avec votre fille ? Et votre fils (s'il y en a un) ?**
- 13. Comment faites-vous pour trouver un équilibre entre prévenir les risques et éviter de transmettre la peur ?**

6. Éducation à la confiance en soi

- 14. Comment encouragez-vous votre fille à avoir confiance en elle au quotidien ? Et votre fils (s'il y en a un) ?**
- 15. Comment parlez-vous avec elle de consentement ou de sécurité dans la vie de tous les jours ? Et pour votre fils (s'il y en a un) ?**
- 16. Quel genre de pratiques/techniques (donnez des exemples) lui apprenez-vous pour qu'elle se sente plus en sécurité quand elle sort ? Et pour votre fils (s'il y en a un) ?**

7. Influences extérieures

Objectif : comprendre les contraintes sociales.

17. Avez-vous déjà eu des désaccords avec d'autres personnes (famille, école, entourage) sur la manière d'éduquer votre fille sur ces questions ? Si oui, lesquels ? Et votre fils (s'il y en a un) ? Si oui, lesquels ?
18. Avez-vous le sentiment que l'école ou la société transmettent d'autres messages que les vôtres ? Si oui, lesquels ?

8. Apprentissage de l'autonomie dans l'espace public pour les filles de plus de douze ans

19. À partir de quel âge avez-vous commencé à lui laisser plus d'autonomie dans l'espace public ? et pour votre fils (s'il y en a un) ? Est-ce que c'était au même âge que vous ?
20. Comment avez-vous vécu les premières situations où elle s'est déplacée seule (aller à l'école, jouer dehors...) ? Et pour votre fils (s'il y en a un) ?
21. Avez-vous mis en place des règles ou pratiques/techniques particulières (téléphone, trajets autorisés, accompagnement progressif) ? Et pour votre fils (s'il y en a un) ?

Relance :

- ➔ Est-ce que cela a fonctionné ou pas ?
- ➔ Dans quelle mesure cela a été efficace ?
- ➔ Avez-vous abandonné ça au bout d'un moment ?
- ➔ Est-ce en contradiction avec vos valeurs féministes ?

9. Représentation de la liberté

22. Qu'aimeriez-vous que votre fille ressente lorsqu'elle se déplace seule dans l'espace public ? Est-ce le cas ?

Relance :

- ➔ Où voit-elle des leviers ?

23. Pensez-vous que les choses changent pour les nouvelles générations de filles ? Si oui, comment ?

10. Question de clôture

24. Y a-t-il quelque chose d'important sur l'éducation des filles et l'espace public que nous n'avons pas abordé et que vous souhaiteriez ajouter ?

Annexe 3 : Suite des témoignages (p.29)

C'est ce que compte faire prochainement la maman E qui se prépare à aborder le sujet bientôt : *« Il va falloir qu'elle soit vigilante à ce qui l'entoure, ce qui est totalement nul en fait. Parce qu'on se dit que nous quand on avait 15 ans c'était déjà ça et presque 25 ans après rien n'a changé. Il faut toujours que ce soit aux filles d'être vigilantes alors qu'elles n'ont rien fait. Elles ont le droit d'être dans l'espace public, elles ont le droit de prendre les transports en commun. Il n'y a même pas de sujet en fait et c'est toujours aux filles à s'adapter, je trouve ça fou. »* Un sentiment de peur qu'essaie également de ne pas trop transmettre la maman O : *« Ah oui plus petite, on a toujours dit à nos enfants : 'Si quelqu'un t'ennuie, il y a beaucoup de personnes autour qui seront toujours prêtes à t'aider', ce qui n'est malheureusement pas vrai. On voit des femmes qui se font agresser dans les transports en commun et personne ne bouge. Mais nous on leur a toujours dit ça pour ne pas leur transmettre une vision du monde uniquement menaçante. Une de mes filles, quand elle était adolescente, elle attendait pour traverser un passage piéton et devant elle, il y a un homme qu'elle ne connaît pas et qui a commencé à parler mal à une femme qu'elle ne connaissait pas. Et ma fille, du haut de ses 15 ou 16 ans, lui a dit : « Qu'est-ce qu'il te prend ? T'aimerais bien qu'on parle comme ça à ta mère ou à ta sœur ? »*

Annexe 4 : suite du témoignage (p.41)

Déjà grand-mère, la maman O, explique que c'est une pratique qui a également été envisagée pour ses petites-filles : *« Trois de mes filles ont plusieurs filles et il y en a deux dans ma famille qui font de la boxe. Et il y en a deux qui suivent des cours de self-défense pour les filles. [...] Je pense que c'est [...] dans l'optique de se développer, d'être une fille affirmée. Parce que oui ça passe aussi par toute cette symbolique.[...] Ca joue quand même, je crois, sur cette peur qu'on peut ressentir dans la rue. Je pense qu'on est beaucoup éduqué à se sentir comme une sorte de proie nous les filles et les femmes. On est éduquées à se dire qu'on est plus fragiles, que les hommes sont dangereux, ce qui est vrai, mais on est quand même éduquées beaucoup*

dans cette conscience-là. Et je pense que si on apprend depuis tout petite à nous-mêmes faire respecter notre corps, il me semble que ça donne une autre assurance et des ressources pour dénoncer ce qui nous arriverait. »

Annexe 5 : Suite du témoignage de la maman J (p.42)

« Je n'ai pas envie que mes enfants aient les regards de ces mecs mais je ne veux pas non plus que mes enfants s'empêchent de s'habiller comme elles le veulent [...] parce que d'autres personnes vont les juger. Le problème c'est le regard des autres. Et mes enfants j'essaie de leur apprendre que tout ce qui compte, c'est qu'elles soient bien dans leurs fringues, qu'elles soient couvrantes ou qu'elles ne soient pas couvrantes. [...] Après c'est une analyse de danger et de risque. Est-ce que finalement elles devraient s'habiller différemment par rapport au risque probable ? Quel est le lien de cause à effet ? Je sais pas, moi je considère que les violences dans la rue n'ont en fait rien à voir avec la manière dont les gens s'habillent. C'est un problème d'hommes, un problème de domination, un problème de contrôle. Au final si les femmes se font agresser dans la rue, c'est pas parce qu'elles sont en short, c'est pas qu'elles sont des femmes et parce que les hommes ne savent pas se contrôler. Et donc mes enfants je leur laisse vraiment une grosse grosse grosse liberté en termes d'habillement. Si elle veut mettre des crop tops, je pense vers 11 ans, je lui dis : « Ma chérie tu as un très beau ventre, ça te va super bien. Si tu veux mettre des crop tops mets des crop tops. » Pour maman K : « On a eu beaucoup de réflexions avec leur père sur la façon de les élever parce qu'on était très critiques par rapport à nos propres modèles éducatifs de famille, pour des raisons tout à fait différentes. Mais on est tombés assez vite d'accord sur le fait qu'on voulait que ce soient des gens autonomes. 'Autonomes', ça voulait dire qu'ils aient un esprit critique, qu'ils soient capables de penser le monde. Et qu'ils soient libres en fait plus que dans la recherche de la sécurité. Donc c'est assez bizarre, mais assez tôt en fait on s'est posé cette question-là et ça a été un peu un fil conducteur dans notre façon de les élever. »

Annexe 6 : Suite des témoignages (p.44)

Pareil pour la maman F : « Tu as envie de la surprotéger quand même et d'un côté il faut quand même lâcher du mou. [...] Là je trouve qu'on est quand même beaucoup plus sur leur dos et on peut plus les tracer et les fliquer grâce au téléphone. Tu peux les positionner, les localiser. »

Pour maman O : *« Oui oui oui oui mais parce que quand elles sont devenues adolescentes et qu'on a vécu à Bruxelles, elles ont voulu sortir, aller à des concerts, aller chez des copines et puis rentrer à la maison. Et là j'ai dû consciemment prendre vraiment sur moi pour me dire que j'allais pas les enfermer à cause de ces peurs et de certains dangers peut-être réels ou pas réels. Je me souviens avoir vraiment eu mal au ventre tant qu'elles n'étaient pas rentrées, mais j'ai fait cet effort parce que j'ai refusé de céder à ça. »*

Annexe 7 : Suite des témoignages (p.46)

Pour la maman O qui a des filles de la quarantaine aujourd'hui : *« Elles avaient quand même un petit téléphone, mais pas du tout des smartphones. [...] J'ai fait attention à ne pas leur présenter que c'était pour me rassurer, c'était plus pour pouvoir rester en lien. Je n'ai pas dit : 'Ca va m'inquiéter', 'Donne-moi des nouvelles' ou 'On peut communiquer' ». Pareil pour la maman D : « Mais oui une fois qu'elle prend le train de toute façon, vu que c'est son père qui la pousse à prendre le train, la condition sine qua non c'est qu'elle ait un téléphone, qu'elle puisse au moins contacter s'il y a un problème. Joindre n'importe qui n'importe quand. Imagine le train il n'est pas là ? Que quelqu'un puisse venir la chercher. Elle ne connaît pas encore mon numéro de téléphone par cœur, mais elle connaît le numéro des urgences c'est pas mal, finalement. »*

Annexe 8 : Témoignages concernant l'utilisation des systèmes de géolocalisation de leur fille dans la partie du chapitre 6.2 « La technologie comme outil de réassurance » (p.46)

- **Maman G** : *« Quand elle a des sorties scolaires, qu'elle est à la piscine avec l'école ou des trucs comme ça je vais lui mettre un Airtag par exemple et elle le sait. C'est plus pour me rassurer moi mais je lui dis toujours : 'Tu restes avec ta prof ou avec nous ou avec mamie et papi'. Je lui explique toujours qu'elle doit être avec un adulte de confiance dans l'espace public et que si un adulte vient l'aborder ce n'est pas normal. C'est vrai que ça fait quand même peur. »*
- **Maman H** : *« Non pas d'AirTag, pas de pas de géolocalisation sur le téléphone. Après elle sait qu'elle doit rentrer à une heure précise. Si elle n'est pas rentrée à l'heure, par*

contre, je me fâche et il y a des conséquences derrière. Ce n'est pas 'open bar et tu rentres à l'heure que tu veux', ça, ça marche pas. Mais j'ai pas envie de la suivre comme ça, je me sentirais mal à l'aise. »

- **Maman J** : « Je ne serais pas contre mettre une espèce de système de GPS sur une des clés par exemple. Peut-être pas sur elle, mais si je trouve un système pratique parce que le Airtag c'est pas du tout pratique à ce niveau-là. Si j'avais une puce GPS à mettre sous les porte-clés, je le ferais par exemple. Pour quand même voir un petit peu, pour savoir quand elle part de l'école.»

Annexe 9 : Suite du témoignage de la maman D (p.50)

Elle ajoute : « *Et souvent, en fait, quand je vois autour d'elle des gens qui ont eu des soucis [...] c'est plutôt des gens qui n'ont pas eu [la manière] d'appriivoiser progressivement l'espace public avec ses règles. Et du coup, ils n'ont pas les sens aiguisés par rapport à une situation, un danger. Tu ne rentres pas en bagnole avec un mec que tu ne connais pas. Tu ne rentres pas en bagnole avec un mec qui a picolé. C'est un truc qui s'apprend. Et ça, tu dois l'apprendre en situation parce que si c'est tes parents qui te le disent ou tes grands-parents ou les médias, quand t'as 15 ans, tu n'en as juste rien à foutre. Ce que j'ai essayé de faire c'est de lui donner progressivement confiance. [...] Après c'est super lourd parce qu'avec un regard féministe, je me dis : 'Tu leur fais porter la responsabilité de leur propre sécurité. Là où il y a des problèmes systémiques qu'il faut dénoncer', Mais quand t'es mère, c'est leur sécurité, c'est pas le même combat, c'est pas le même enjeu. Donc il faut agir pour changer la culture, pour que les filles se réapproprient la nuit. [...] Tant qu'on vivra dans une société patriarcale où les femmes sont des proies, il faut avoir cette éducation au danger de l'espace public. [...] Mais pour la sécurité dans l'espace public pour les filles, je trouve que ça s'apprend et ça s'appriivoise en fait.* »

Annexe 10 : suite du témoignage de la maman E (p.51)

Et un phénomène qui débute de plus en plus tôt comme le conforte la maman E enseignante : « *J'avais des gamins [dans ma classe] qui étaient fans de Thibault Inshape, un influenceur [actif dans la musculation]. Et quand j'ai essayé de leur expliquer que son discours n'était pas très sain etc., ils m'ont dit : 'Non mais n'importe quoi il n'est pas masculiniste, sa femme aussi elle fait de la musculation' ». A un moment donné c'est terrible, mais il faut se dire que là je ne*

peux rien faire en fait, ce n'est plus mon rôle'. Moi j'ai fait tout ce que je pouvais. Je suis pas leurs parents donc je dois m'arrêter là avec la mort dans l'âme. »

Annexe 11 : Suite du témoignage de la maman E (p.57)

Comme le complète la Maman E : « Je n'aimerais pas qu'elle ressente de la crainte. Je n'aimerais pas qu'elle ait peur qu'on la regarde de travers. Je n'aimerais pas qu'elle se sente en insécurité. En fait, j'aimerais qu'elle puisse faire sa balade et [qu'elle puisse] se concentrer sur ses objectifs et pas sur les gens qui l'entourent. J'aimerais bien que quand elle sorte et qu'elle aille dans un bar, ou n'importe où, elle n'ait pas peur qu'on glisse un truc dans son verre. (...) Je pense que les filles se défendent plus que notre génération ne pouvait le faire. Mais pour le reste les comportements, je pense que ça change pas du tout. »

RESUME

« Habiter le monde sans peur », c'est ce qu'enseignent les mères féministes à leurs filles afin d'exister dans l'espace public sans avoir peur. Dans une société où les femmes sont socialisées de manière précoce à un rapport genré, hiérarchisé et menaçant à l'espace public, nous allons découvrir ici les techniques mises en place par les mères féministes pour redonner confiance à leurs filles. A travers leurs propres traumatismes et leurs propres expériences à l'espace public, elles vont apprendre à nommer les peurs sans effrayer tout en enseignant une émancipation parfois empreinte de protection. Elles devront également faire face à certaines limites qui viennent entacher l'éducation qu'elles souhaitent mettre en place.

Mots-clés : Espace public, violence, éducation, féminisme, fille, confiance